

菲利普·格朗

Plus avant

Le 1<sup>er</sup>, une température à faire craquer/s'ouvrir les babetts !!!

Considéré son rabougrissement progressif, l'option *Continuer sans accepter* n'en a certainement plus pour longtemps.

Ma satisfaction à la lecture de 20 en ce début 22 attesterait-elle de quelque *mental blindness* me regardant ?  
Puisse l'aveu de l'avoir connu mêlée d'ennui amollir/repousser telle une précieuse trace de lucidité cette éventualité...  
Ou non, rien de tout ça, ranger la discipline : quel mal à jouir de son reflet dans un miroir de pierre polie\* ?

Râler contre est une réaction qu'on regrette presque quand tel bruit auparavant si gênant a gagné une sorte d'extériorité absolue et se fait entendre comme en rêve (dissocié d'une cause).  
(Mais que je sois honnête : un bon isolant le  $C+A^{**}***$ )

« Est dit écrivain [...] *celui qui pense des phrases* : un Pense-Phrase [...]. »  
Parfois une malédiction de l'être, Pense-Phrase.  
(Mais pourquoi donc dans la phrase citée, après qu'il a écrit : « Valéry disait : "On ne pense pas des mots, on ne pense que des phrases." Il le disait parce qu'il était écrivain. », Barthes a-t-il écrit *Est dit* plutôt que *Peut être dit* ou *Appelons*, ou *Est* simplement ? Un bien malheureux ajout que ce *dit*...)

\* « Dire son âme exacte, réfléchir ses divers courants de pensée dans le miroir trop net de l'écriture, la tâche est illusoire. Autant vaudrait raconter le Tourbillon, décrire le vent hasardeux. » Paul Valéry à 19 ans, cité par Henri Mondor.

\*\* Description technique en page suivante.

\*\*\* De là à le conseiller... Bien évaluer les besoins.

Cher

N'écris pas ce 14 de janvier pour te faire part de quelque <bonne résolution> que j'aurais prise dernièrement et qui toucherait à ce qui ne doit plus apparaître dans ces pages. Telle, je gage que la toute fin de *Jus de pierre* te l'a fait espérer, soit capable d'agir rétroactivement pour taire l'effet produit dans un organe par un *rostre* poussé en lui par un autre, ou, au présent, de repousser le commencement du nouveau tas à notation plus digne que celle disant plus fortement nouée l'alliance entre catarrhes et acouphènes et son effet encore.

Ces lignes au contraire pour te dire ma <mauvaise résolution>, à savoir continuer dans la même voie, ne pas empêcher au prétexte qu'il ne serait que symptomatique le très peu qui vient encore de rester, ne pas lui interdire de *s'inscrire*\* – à défaut de pouvoir écrire des sujets plus nobles dont je m'éprouve, avec un sentiment croissant d'irréparable, coupé, continuer dans la même voie.

En outre, n'ignorant pas que tu sais autant que moi le glissement qui s'opère, je m'autorise de cette connaissance partagée pour abattre aujourd'hui ton masque d'X, anonymat fallacieux : c'est à toi sur qui j'écris que j'écris cher *Cahier*\*\*.

J'ai une petite idée de qui s'affuble ici du rare prénom Netienne et de ce qu'il faut casser comme du lieu où il le faut, et de qui l'ordonne.

Version OOO sur 2<sup>3</sup> possibilités = titrer *Plus avant*.  
(Alter : *De toute façon*. \*\*\*)

\* C'est le verbe (au participe passé) qu'a choisi Jacques-Henri Michot dans ses lipogrammes pour éviter les "e" d'*écrire*. (Comme certains autres mots surprenants, il y signale l'extraordinaire exercice qu'il s'est imposé, lequel resterait sans eux imperceptible au lecteur presque tant la lettre omise ne paraît jamais manquer.) Le voici, sans rôle, simplement idoine, le jour même où j'achève *Derniers temps* (NOUS, 2021), ce dernier livre en tout point excessif.

\*\* *Moi-d'encre* et *Li* (« lecteur-idéal qui s'y entend au chinois ») sont ses deux alias.

\*\*\* Ce qui indique clairement que la locution adverbiale a pris le dessus sur l'hallucination auditive.

J. commence demain une chimiothérapie. Un peu ébranlé jeudi par cette nouvelle, j'ai repensé dans le week-end à ce que fut jusqu'à ce jour notre relation, et en suis arrivé à cette idée que lui et moi nous nous sommes un peu ratés.

Est-ce le triste contexte ou ce dernier mot seulement qui m'a hier, alors que paupières fermées j'attendais le sommeil, porté à penser à mon père ?

Le fait est que lui et moi, *mutatis mutandis*, nous nous sommes *ratés* de même. Une relation il y en eut bien une, et affectueuse et paisible tant dans le mode père/fils que dans le mode fils/père, mais ce que j'entends sous ce mot un peu fort, c'est qu'il n'y eut pas entre nous d'échanges *profonds* :

il ne m'a pas parlé de lui, de lui dans le monde, de son expérience de la vie. A-t-il tendu perche pour un *se dire* mutuel et ne l'ai-je pas prise ? Je ne m'en souviens pas. L'ai-je moi-même invité à se découvrir, soit directement soit en lui ouvrant mon propre tiroir ? Je ne m'en souviens pas.

Je crois que, de son côté, certaine timidité lui a interdit de quitter la surface, et je ne suis pas en mesure de savoir s'il en a jamais nourri de regrets. Sans doute n'avions-nous pas non plus les mêmes <centres d'intérêt>, sans doute n'était-il pas un intellectuel au sens où j'en suis un, sans doute joua en l'affaire l'existence d'un véritable fossé générationnel (lui né en 28, moi en 60) comme ce fut le cas dans plein d'autres familles. Peut-être ma mère voulut-elle aussi que toute communication passât par son filtre et fit-elle obstruction. De mon côté, peut-être certaine paresse, ou certain respect trop confortable de sa réserve...

C'est l'état de l'eau dans le circuit par temps froid mais c'est aussi bien celui de celle du puits lorsqu'il est très bas ou l'état de la bougie d'allumage du poêle quand très sollicitée (le cas HOFF : il s'éteint et se rallume tout seul)...

*Bonsoir.e.s*

*Nos prévisions spatio-temporelles pour demain et les jours suivants.*

*La tendance du début de semaine se poursuit. Sur le littoral atlantique le jour devrait durer autour de 18h avec des pointes locales de 20h. Des nuits de moins de 4h sont également à craindre sur le pourtour méditerranéen.*

*En montagne, le risque de bourrasques ST est fort. Sur tout le territoire la vigilance au passage des frontières temporelles reste vivement recommandée.*

(Fragment Sci-fi)

Il fut un temps où je pouvais écrire à la lueur d'une simple bougie.

Qui m'observerait ne dirait-il pas *Ne le fais-tu pas maintenant ?* Oui,

il semble bien que j'y parviens, mais c'est avec un pieu trempé dans un sceau de suie et sans pouvoir me relire.

(Cette note du 20/01/22 à 22 heures comme archive.)

Je vois les objets, même les plus beaux, nimbés de je ne sais dire quoi mais un nimbe qui m'empêche de les regarder.

*Choses que j'aime toucher.*

Pour une telle liste à la façon de Dame Sei Shōnagon, nécessité serait de ne choisir que les entrées où le plaisir de toucher n'est pas mêlé d'un autre (plaisir visuel, auditif, gustatif – mais non moins celui d'apprécier le poids, la densité de tel objet etc.) ou ne se confond pas à celui d'être touché (de bannir donc les parties de son propre corps. À cet égard : un observateur extérieur dirait-il que j'aime toucher mes ongles, mes lèvres, mon menton, le bout de mon nez... il se tromperait en négligeant le trouble compulsif). Elle serait à constituer au gré des rencontres du doigt car il est peu facile de se remémorer ce plaisir-là. Et comme le déplaisir symétrique ne serait pas plus facile à documenter, autant ne pas songer à doubler cette liste de celle des *Choses qui à toucher me sont désagréables\**...

*Choses que j'aime toucher*

- les grains de riz d'un bol (non cuits)

(Imagine cette requête sur mes vieux jours :

« Voudrais-tu bien me préparer un bol de riz ? »)

- la cire tiède

- l'eau (entre x° et y°, à déterminer)

- le ciment (en poudre)

- la peau d'un corps (lisse, glabre et sans excroissances d'aucune sorte)

- une surface d'herbe

(Question de la quantité :

un seul grain de riz non, une seule herbe non)

- un dé d'ivoire (entrée suspecte, cf. *supra* densité)

- un marron débogué

- une vulve épanouie (entrée suspecte, cf. *supra* partie de mon corps)\*\*

- une noix

- le sable fin

- un chat

...

(à continuer)

\* Je ne résiste pas à donner peut-être le pire : un foie de porc.

\*\* À ce compte-là, le plaisir d'être touché est présent dès le premier contact...

Ce qui expliquera la rature qui affecte la consigne finale...

Pas de souvenir tactile dissocié du souvenir visuel.  
(Ma main un jour s'est souvenu de la poignée du tricycle qu'elle tenait plus de vingt-cinq ans plus tôt. Une exception que la psilocybine peut expliquer.)

Ne peux être certain ni sur le moment ni des jours ou des semaines après que le fragment tient : il me faut attendre, pour en juger et éventuellement le modifier, de le savoir en train d'être lu par un autre ou sur le point de l'être. En ce sens, le lecteur m'est utile et d'une certaine manière, pour partie (même maigre), participe de l'écriture.

Si on doit comprendre que la valeur du fragment en question pourra changer encore quand le texte rencontrera un autre lecteur et selon qui ce dernier sera, que de nouvelles corrections pourront lui être apportées alors, il y a toutefois lieu de penser qu'il se produit heureusement, plus ou moins rapidement, une stabilisation du jugement – et j'ai l'honnêteté de préciser que la plupart du temps celle-ci a lieu la première soumission passée, que parfois même je suis ce *lecteur-qui-a-ça-sous-les-yeux* et qu'une retouche ou un étalement n'est pas nécessaire.

La langue de bois musicale existe aussi.

Il m'est arrivé de lire qu'il n'y a pas de plaisir musical sans un minimum de répétition interne qui rende ce qu'on entend, par induction empirique, et cela même minimalement, prévisible.

Sans doute, s'agissant du discours verbal cette fois, certaine prévisibilité est-elle indispensable pour que son déroulement ne nous soit pas absolument opaque (dans une langue maîtrisée ordre et forme des mots, etc.), mais trop souvent l'équilibre entre l'imprévu et le prévisible favorise ce dernier, rendant parfaitement insupportable l'écoute ou la lecture – et ceci quoi qu'il soit dit ou écrit.

Il est un mensonge tellement bien admis socialement qu'il est peut-être sous cet aspect le champion des champions, c'est celui qui consiste à dire *Ça va* quand rien ne va pourtant (à minima de se dire *en forme* quand c'est en forme de point d'interrogation que l'on est)\*.

Comme si se dire aller mal, à moins d'être un vieillard, était faire un affront à son interlocuteur (et à travers lui à l'espèce entière), pour lui rappeler que lui aussi peut ou va quelque jour à son tour...

*Ça va* est le mensonge social le mieux admis – et le plus attendu, comme si *je ne vais pas bien* avait le pouvoir de contaminer celui qui l'entend.

(On pourrait voir les choses de façon moins dramatique, simplement évoquer la fonction phatique du *Ça va ?* et ses modulations, une sorte de *Allo en présentiel... Bien merci et vous ?*)

\* Chaque fois qu'un ami lui demandait « Comment ça va ? » Beckett avait pour usage de répondre « Je me le demande ! », réponse que Jacques-Henri Michot, quand on lui pose la même question, se plaît à rappeler et reconduire. Dans ses *Derniers temps*, J.-H. M. rapporte aussi ces mots de Leiris, (Journal, 22 septembre 1978) : « Quand on me demande comment je me porte, je devrais répondre que je me porte à bout de bras, ou, pour mieux dire, à bout de plume... » – et ce calembour : « Je me porte à faux » (du 10 novembre de la même année).

... me plaindre de cette irrégularité\* mais non : il appartient à la nature même de mon projet (*en viendrais-je à admettre ce mot pour qualifier le travail dont se peuvent lire des traces ? Je redoutais l'intention qu'il me prêtait, sans comprendre que le présentateur/critique/interlocuteur l'utilisait comme indice d'ouverture plutôt que de clôture...*) que je ne puisse pas m'installer au bureau pour avancer le tas d'un grain, que je doive attendre que s'impose celui-là, me laissant décider seulement de le chasser ou sculpter...

(Qu'en est-il de ce grain-là, me le demande... N'a-t-il pas été imposé par l'ennui davantage qu'il n'est venu tout seul ? Cette raison-d'arriver-propre-à-ce-qui-arrive que subsume mon « *attendre que s'impose celui-là* », que serait-ce donc ? La manifestation d'une programmation comparable à celle qui fait le Jardinier satiné décorer son nid d'objets généralement bleus afin d'attirer la femelle, le plumage du faisan Argus s'orner de lignes et d'ocelles composées uniquement de lignes parallèles etc. ? S'agissant de l'acte créatif humain, l'ennui n'y a-t-il pas toujours sa part ?)

Olivier Murat, à qui j'ai remis le 27 un exemplaire de *20*, m'a dit le 30 s'être, après lecture, « trouvé dans de bonnes dispositions après, frais et dispos pour d'autres lectures [...]. Comme le dit Lichtenberg, c'est passer du jeu d'échecs au jeu de l'oie !\*\* »

(Olivier, le lecteur mentionné dans *Buée* (dans *Un tourbillon fade*) sans préciser son nom comme connaissant mieux *Tas IV* que moi, m'a écrit un peu plus tard le même jour au sujet de ce *20* où est exprimée plus d'une fois ma crainte de « tomber dans le journal », ceci : « Je me demande si l'écriture a intérêt à paraître ainsi en gardant l'ordre chronologique ? C'était un charme pour moi de *Tas IV* la composition avec diverses strates... »

\* Irrégularité masquée par l'espacement, régulier lui, de 3 blanches. Ne devrais-je pas opter pour des écarts de 10 et 15 par exemple, pour signifier une interruption plus ou moins longue ? Ce serait gaspiller le papier. Penser plutôt à préciser, au centre d'un écart de 5 : *X jours après* etc. ? Supposerait que je tiens le compte. Donc non : pas de nouveauté de ce type.

\*\* Je lui ai demandé la source, il me l'a donnée : « Lorsqu'on prend ce livre à la main, on ressent un certain je ne sais quoi, une paix, quelque chose comme une voluptueuse détente des fibres semblable à celle que l'on éprouve quand, après une partie d'échecs, on joue au jeu de l'Oie. Vous n'y pouvez rien si vous ne l'avez éprouvée. » G. C. Lichtenberg, fragment 381 du cahier D (p. 216 de l'édition chez Corti par Charles Le Blanc).

Lui ayant répondu que « dans mon souvenir *Tas IV* aussi était strictement chronologique dans sa composition », dans la continuité de l'échange il a eu ces mots agréablement facétieux : « J'aurais soutenu contre tout le monde – à une seule exception près ! – que le *Tas IV* n'était pas chronologique. Le titre de meilleur connaisseur de ce livre est en jeu ! C'est l'occasion d'y retourner. »

« Y retourner », au beau livre jaune, c'est illico ce que j'ai fait.

Et quoi donc y ai-je trouvé pour m'apaiser et accroître mon trouble tout à la fois ? Ces lignes :

*Ne tombe pas dans le Journal.  
N'écris pas cette mise en garde. (p. 29)*

*Quand je dis que je n'ai rien à dire  
ça tient du journal*

*mais ça prétend tenir d'autre chose  
par le comment.*

*Le journal serait le genre de ce dire  
sans ce comment  
qui le perturbe  
et me fait presque croire que j'ai à dire*

*avec lui  
l'autre chose dont ça tient. (p. 113)*

– *Un journal ?*  
– *Oui, peut-être*  
*mais ce n'est pas le mien.*  
– *Écoutez...*  
– *Écoutez : je n'ai pas d'autres informations. (p. 157)*

*Persuadé d'exhibitionnisme  
croyant atteindre ici à des excès d'intimité  
je me dois d'échapper au Journal  
ou de le faire mentir par  
omission s'il me tient. (p. 172)*

– 2021-1999 = 22 !!

– *Ta conscience du surplace étant déjà bien documentée, mieux vaudrait arrêtez là non ?*

– Permetts-moi d’abord, cher moi, d’en remettre *deux* couches :

A. Il faut ajouter 10 à 22 pour dater mon

« Tourner en rond pour une erreur de parallaxe »

B. La « constance » comme vertu, il y a 10 ans au moins

(*Cf. pp. 177 et 219 de Jusqu’au cerveau personnel*)

Et puis allez, une dernière encore, un peu épaisse, après quoi promis, je lave mon rouleau.

Si, en mesure de reconnaître la redite/répétition je ne l’écarte pas, c’est en vrac :

- parce que la signaler plutôt que la gommer me protège de n’avoir pas vu une différence, voire me la découvre – ou la crée
- parce que les pages où elles sont les plus nombreuses sont les dernières (la répétition étant un événement dans la durée, il est normal qu’elle se produise ou manifeste plus sur le tard)
- parce que les dernières pages où elles sont les plus nombreuses ne sont d’aucun livre (dans l’espace privé (ou semi-privé si l’on compte la présence en ligne de l’« en-cours »), craindre qu’elles n’occupent trop de place n’a aucune pertinence\*)
- parce dans la partie publiée déjà j’ai préféré le signalement à l’effacement ou à l’auto-censure
- parce que j’ai de tout temps cru bon de signaler au lecteur que s’il lui avait peut-être échappé que j’avais écrit déjà la même chose (dans ce qu’il avait lu ou n’avait pas lu), à moi non
- parce que je crois que certaines micro-différences du même le font autre
- parce que l’eau du torrent retrouve plus loin le roc qu’elle avait passé (*Panta rhei* charrie des morceaux arrachés)
- parce que vouloir effacer toutes les répétitions engagerait à tout effacer (tout dit étant peu ou prou un déjà-dit, et le nouveau lui-même étant répétitif)
- ...

\* Ou, pour forcer le trait : que je laisse mes chaussettes sales aimer la poussière du sol, c’est mon affaire.

Modifier la phrase (ou le texte où plusieurs sont), j’ai évoqué comme son motif un supposé gain de précision, de vérité, de réalité même\*, et encore le désir d’y retenir mienne « odeur psychique »\*\*, de pouvoir faire avec elle ou lui un pas vers quelque « cerveau personnel »\*\*\*.

Je ne biffe rien de tout ça bien sûr, mais m’interroge : n’aurais-je pas dû dire plus directement, sans user de leurres, sans passer sur cette notion peu glorieuse les vêtements-du-dimanche que sont *vérité* ou *réalité*, qu’il est de conformer à mon goût ladite ou ledit ?

(Si je travaille à ce que soit la phrase ou le texte *selon mon goût*, il me faut préciser que ce n’est pas seulement pour que la version finale de l’une ou de l’autre présente les qualités qu’en tant qu’aptitude à distinguer il valorise particulièrement, c’est aussi pour le connaître par le moyen de celle-là ou celui-là en tant que qualité passive, saveur propre.

\*\*\*\*

\* Dans *20* (inédit).

\*\* Dans *Un tourbillon fade* (partie d’*Appendice(s)*, inédit)

\*\*\* *Jusqu’au cerveau personnel*, Éric Pesty Éditeur/Héros-limite, 2015.

\*\*\*\* S’agissant de ce texte ayant pour sujet précisément le goût, selon mon goût il :

- présente des qualités et défauts contradictoires

(des qualités se contredisant entre elles et des défauts de même) ;

- réhabilite la notion comme critérium du choix

(la déclare de façon un peu provocatrice à mes yeux même comme unique ou véritable motif de le travailler encore et encore) ;

- est extrêmement et inutilement précis ;

- s’achève dans un très-incertain voisin de l’incongru

(révéler quelque qualité passive qui me serait propre, certaine saveur que j’aurais malgré moi et que je ne connais pas davantage que ne connaît la sienne la chose que l’on porte à sa bouche...).

Ai retrouvé dans un carnet de 19 cet avertissement que je songeais placer sur la page d'accueil de <mon site>. Réintroduit ici car toujours d'actualité.\*

*Zélateurs de la Technique, de la Vitesse, peut-être ce site n'est-il pas pour vous. Les images traînent un peu ? Le PDF glande à l'affichage ? Souvenez-vous, c'est pas si loin, des rayures **tac** du vinyl **tac** ça bousille le **tac** ; souvenez-vous du grain crade de la VHS (quand la bande ne cassait pas), de la bonne vieille K7 avec ses 45 minutes où l'on naviguait au compteur pour peu qu'on ait composé programme haché... Je ne préconise pas particulièrement les zouvrages sur la lenteur-à-retrouver, garante de et cetera – mais allez donc faire cuire de l'eau pour du thé ou passez donc le chiffon si c'est vraiment trop lent, et quittez donc si vous ne supportez pas les limites du serveur et voterez, aussitôt que possible, pour la 5G.*

Nouvel épisode d'auto-réveil en criant\*\* :

« ON COMPREND PAS ! »

(Cette fois un type baratinait à propos d'un espace interdit ou au contraire imposé, pas loin d'une palissade...)

(J'aurais mis du temps à en prendre conscience mais voilà : les images dans *Notes à entendre et voir* ont pour effet d'inverser le rapport inversé que je souhaitais avec ce livre : les textes eux-mêmes deviennent des notes, ou plus exactement des légendes de ce qui est vu. Pas une inversion à strictement parler (puisque légendes plutôt que notes), mais une relation texte/image s'est installée. Aurait-il fallu que le matériel iconographique affecte la taille de notes textuelles ? Au moment où je composais la chose, je l'ai senti que le principal (le texte) n'allait pas résister ; j'ai même parfois réduit celui-là à peu au bénéfice du visuel...)

\* Note du 26 mai 22. Hébergeur changé. L'affichage va maintenant presque trop vite. Tant pis, maintiens.

\*\* Voir *Jus de pierre*, page 54.

Tenter des phrases au sujet de la juste distance de ce que l'on est à ce que l'on fait

(ici dans le champ de l'écriture « ce que l'on fait » – pas en peinture, ~~architecture~~ construction (hommage à Roithamer) ou musique, ni a fortiori dans le domaine moral ou politique).

l'idée m'en est venue hier au sortir de chez un psy\*

(que je ne reverrai pas, comme les très rares que j'ai visités dans ma vie\*\*, mais dont il me plaît de révéler que son cabinet a cette extraordinaire particularité d'être le bureau même que j'ai occupé plus de 5 ans et où il y a deux mois encore je voyais face à moi une : bibliothèque...)

mais aujourd'hui elle est toute fripée déjà, sèche comme une fleur d'industrie ayant tourné autour du globe.

Dans une heure elle aura disparu de mon esprit, alors je récupère ce que je peux des questions que j'imaginai possible de déplier.

:

Peut-on supposer comme un désir profond du créateur qu'on le confonde à ce qu'il fait, et a-t-il précisément choisi le champ de l'art pour ce qu'il implique ou autorise d'identification entre un individu et sa création ? Ce désir peut-il aller jusqu'à lui faire accepter le risque d'être convaincu de folie lui-même si le créé sort manifestement du cadre aux yeux des yeux qui sont sur lui\*\*\*, ou est-il au contraire contenu par ce cadre justement, un cadre distendu par la liberté d'inventer, si large que rien n'en peut sortir dès lors qu'il y a œuvre, diffusion, reconnaissance des pairs, etc.\*\*\*\* ?

\* *Psyche-iatre* comme il y a des années de cela disait une voisine pas toute jeune parlant de l'homme une fois assis à la fenêtre du 3<sup>e</sup> étage sur sa droite, les jambes pendouillant dans le vide... (Ce qu'ils sont l'une et l'autre devenus, on se gardera d'y penser.)

\*\* Voir un psy je ne sais pas si ça apporte un mieux, mais décider de ne pas le revoir certainement oui. (Une variété de l'"effet placebo" ?)

\*\*\* En certains pays, en certains temps, on a réellement fait d'enfermement ou bannissement payer l'audace, la sortie du cadre – l'écrivain a pu valoir comme preuve, pièce à conviction. (J'ignore si lors du procès d'Ezra Pound l'accusation a produit les *Cantos* à charge pour l'orienter pour treize ans au Saint Elizabeths Hospital, mais nul doute en revanche que quelques années plus tard en URSS le diagnostic de *Schizophrénie torpide* ou *lente* (*vyalo-teushchaya shizofreniya*, notion inventée par Andreï Snejevski) s'est appuyé sur les livres des internés en psychiatrie.)

\*\*\*\* Il est consenti beaucoup de liberté au créateur, *ce que l'on en sait par ailleurs* (vie, mœurs, relations, notoriété...) témoignant pour lui, décollant son être de son faire tout en lui assurant qu'il est son faire, que *faiseur* il ne l'est du fait de cet art qu'on lui reconnaît. Voyez *Finnegan's Wake* : aurait-il été unique et seul livre d'un Joyce inconnu qu'il serait resté dans le cadre, mais eût-il été écrit-de-tiroir jamais sorti d'un obscur et seulement découvert à la mort de l'auteur qu'à folie peut-être la famille aurait conclu – et l'aurait jeté...

J'aimerais ouvrir un de mes livres et y lire tout, tout ce que j'ai écrit et tout ce que je n'ai pas écrit et tout ce que j'écrirai. J'en prends un, n'importe lequel, avec ce désir-là, et ce n'est qu'un livre, ce ne sont que des phrases : une boule de cristal noir. Même si relisant un seul texte j'ai tout relu, même si relisant une seule phrase

*long tiret ou points de suspension : deux options non identiques pour rester sur les rails, et je pressens que choisir entre elles pourrait déterminer le sens de*

Plus avant.

(« Plus avant / Moins avant »

Merde alors ! Dans *Appendice* !\*

Décide pour l'heure que non, pas d'incidence sur le titre choisi pour cette phase 22. (Mais s'il doit changer d'ici décembre ou je ne sais quelle autre butée (pour quelque chose comme *Tant pis* par exemple ou *Quoi qu'il en soit*), le lecteur en aura ici entendu la raison.))

(Ce qui me permet de ne pas cesser d'écrire, c'est que je ne publie pas – car je donnerais à voir une chute.

Cette phrase toutefois n'exagère-t-elle la nullité du spectacle que ce serait ?)

Une remarque issue de la réflexion *supra* sur la « distance de ce l'on est à ce que l'on fait » et le « risque » qu'elle évoque : c'est une énorme limite de ma façon qu'un texte suppose pour être goûté à plein, pour donner tout son sens, d'en avoir lu beaucoup d'autres avant (voire très avant) – et de s'en souvenir. S'il ne le savait déjà, le lecteur saura que je le sais, mais ne s'étonnera pas, du moins je le lui demande, que je n'ai rien fait contre ce pli.

\* Combien présomptueux ce « [...] à moi non » de la page 12 !  
(J'avoue qu'écrivant ça j'étais conscient que je serais tôt ou tard pris en défaut.)

A – [...] : « On ne peut pas être et avoir été. »

B – Te laisse pas faire le vieux. Réponds que si, justement, on peut :  
*être c'est avoir été une infinité de fois, être c'est devenir.*

Parfois, paupières fermées, à 35-40 centimètres, occupant tout mon champ de vision, un plateau de bois massif doré d'essence indéfinie. Nu. Un fond pour la pensée. (Le plus souvent un voile gris-chaillou pour le même usage, et rien pour me distraire longtemps de ce que j'ai face à moi.)

A – À tous les verbes il manque un participe futur mais surtout au premier, *être*, et pour lui je veux bien négliger tous les autres.

B – Comme si tu ne parlais pas déjà une langue de « cul de l'ours » !

C – C'est vrai ça, n'en rajoute pas. Cesse enfin de croire qu'employée à *ne pas* communiquer ta langue en est plus belle !

B – ...

C – Oui, p. 69 du petit Minaudier au Tripode\*, cette parenthèse soulignée par notre naïf A : « (les plus belles langues sont celles qui servent à *ne pas* communiquer). »

La musique que je cherche entre silence et musique et qui serait du premier une forme adoucie, ai de plus en plus de mal à la trouver : il y a toujours quelque éclat par quoi elle se rappelle à moi comme musique, et pour le même effet cet éclat rapetisse, comme si la musique se rebiffait vexée...\*\*

\* N.d.E. Jean-Pierre Minaudier, *Poésie du gérondif*, 2017.

\*\* Nicolas Oboukhov (1892-1954) inventa un instrument nommé Ether\*\*\*, « machine à vent produisant un murmure presque inaudible, en théorie au-dessous et au-dessus des capacités auditives humaines mais qui devait produire un effet subliminal chez l'auditeur ». Serait-ce donc des compositions pour ether dont je suis en quête ?

\*\*\* Ne pas confondre avec Ether, nom de l'unité de compte de la deuxième plus importante monnaie cryptographique en 2021.

Ce que de plus en plus souvent je cherche :  
une musique atténuée pour un silence atténué.\*

(Trop souvent composée ou jouée pour justifier un cycle d'études  
(maîtrise de l'instrument, connaissance de l'histoire musicale, etc.)  
*la musique classique.*)

Écrit au subjectif.  
(Le subjectif temps du verbe, je ne l'ai pas inventé mais sûr ça me plaît\*\*.)

Écris face à la lampe qui nous fut un jour volée et que l'on racheta plus de  
dix ans plus tard sur un vide-grenier, cela :

*Ce 19 février, soit une semaine exactement avant le 16<sup>e</sup> anniversaire  
de sa mort, ai découvert la tombe de mon père nue de son arbre\*\*\*.  
Un tronc de 40 ou 50 de diamètre – si à la clé nulle facture, merci les  
"municipaux" !  
(Dessouchage, il va de soi, pour notre pomme – mais attendrons pour  
les raisons dites en 20...)*

\* – *Lanquidity* (Sun Ra), *OHIOAN* (The Necks), *Alterra* ou *Szimmaren* (László Hortobágyi)... :  
de la « musique atténuée » ??

– Pas facile s'agissant de la musique de ne pas écrire de conneries !!

– De la musique seulement ?

– Oui tu as raison moi, qu'on entende « et de tout ».

– Pardon ? « Moi » ?

– Euh... ben... qui d'autre ?

– Ne pourrais-tu pas, « moi », rester un, épargner aux autres cette oiseuse distanciation  
rhétorique ?

\*\* Au moins 5 livres proposés sous le titre *L'imparfait du subjectif*, et on ne comptera pas  
les articles...

\*\*\* *Appendice(s)*, pp. 166-167 ; 20, p. 28.

J'ai longtemps considéré cela comme une forme subtile et profonde de respect  
que mes très-proches ne me lisent, une façon de protéger ma liberté.  
Mais maintenant que je suis bientôt vieux (*au compteur*, comme on dit, 61,8),  
quand je détache de ma bibliothèque un de mes livres pour le parcourir, il  
m'apparaît que ce n'est pas n'importe quelle matière que j'ai triturée et que  
cette matière et mes triturations, il eût été bien qu'elles ne fussent pas  
systématiquement repoussées, même au plus honorable motif.

Que moi en terre le geste ne serait plus empêché, je l'ai pensé, mais je crois  
aujourd'hui que moi en terre, me ressortir par le bout de mes écrits sera  
impossible. Pour autant je ne peux rien demander maintenant, car c'est bien  
plus à rêverie devant image de défunt qu'à paroles-sur entre vivants que  
j'aspire.

« Te lirais-je, qu'apprendrais-je de toi que je ne sais déjà ? »

Cette phrase, si je ne l'ai réellement entendue, j'ai conçu qu'on me la puisse  
adresser, et de cette conception (ou de cet entendu) me suis fait raison jusqu'à  
présent, non assuré qu'elle ne dise le vrai.

— Ne peux aller dans l'examen de ce qu'elle suppose plus loin vite.

Il faut lenteur-là.

À ce vers quoi me fait pencher mon penchant : « Il s'agirait plutôt de  
désapprendre de moi... » reviendrait peut-être en réponse « Je sais déjà que  
tu es capable de vouloir ça... » ou « Je sais déjà que je ne sais pas ».

— C'est trou qu'il faut contourner.

Que transpire-t-il, dans la manière d'être au quotidien, de ce que l'on croit  
précisément être, non en opposition mais en retrait de cette manière, et par  
quelle voie ?

Que passe-t-il, et par quelle voie, de l'être *autre* qu'à précisément vocation ou  
mission d'accueillir ou former l'espace que l'on a circonscrit pour ce faire ?

— Lenteur et concentration.

.../...

Peut-il arriver que l'on soit perçu *d'un bloc*, toutes dimensions, aspirations, contradictions confondues, alors que l'on a conçu d'être au moins double ? Qui peut cela, unifier ?

Quelle manière d'être, auprès de qui, justifierait que l'on abandonne ce que l'on fait précisément pour ne pas coller exactement à ce que l'on paraît être, à ce que l'on est sur sa face claire ?

Faut-il imaginer que le très-proche l'est justement pour ce pouvoir qu'il a de rassembler, et que l'acte de dissociation ne joue que pour – les autres ?

Ou faut-il plutôt persister dans l'idée que la capacité d'unification, à laisser échapper ces infimes et cruciales nuances dont tout l'enjeu d'écrire est de les faire apparaître, laisse voir sa limite ?

— [.....]

À untel il faudrait 4 plutôt,  
à tel autre 5 ne seraient pas de trop, avec point ou étoile sur la 3<sup>e</sup>.  
Pour mieux distinguer les « fragments » (comme ils sont portés à dire).

J'ai pour ma part un jour décidé de 3 l'écartement.  
(La solution 1 ligne était bien sûr d'emblée exclue ; et pour la même raison la solution 2 : des écarts internes.)

J'aurais évidemment pu aller au-delà de 3 mais il en serait résulté moins de cellules/séquences à la page, et plus de coupures pénibles.  
(Hors de question une cellule/page : gaspillage de papier, ambiance sentence-qui-mérite-pour-elle-toute-seule (voir mes réflexions sur ces questions déjà\*).

Mais mon fils a déposé une réclamation et je la veux considérer ; aussi, dès maintenant, à nouveau\*\* y aura-t-il un signe au centre de la 2<sup>e</sup> blanche.

\* Parmi les plus récentes *Jusqu'au cerveau personnel*, p. 218 ; *Appendice(s)*, p. 26, 29...

\*\* Le +++ de *Comme sur un corps* (1988) dans *Copeaux* ; le — de *Et glé et glant* dans *Tas IV* ; les • de *Troncs & souches* dans *Appendice(s)*...

Accepterais de passer pour un allemand ou un japonais écrivant en français.\*

•  
Voir si j'ai déjà écrit sur l'oubli d'un mot quand j'écris  
(trou en correspondance avec la cicatrice de forme patatoïde de 0,68 mm dans sa plus grande dimension que montre la rétine de mon œil droit

(ça fait pas lourd dit comme ça, mais à 25 cm ça se traduit par un rond de 1 cm de diamètre où les lignes du papier quadrillé ont disparu, soit l'évaporation complète d'éventuels signes dans cette zone).)

Déjà sans doute (même si je ne retrouve pas où), mais alors que j'actualise : plus régulièrement maintenant, mais plutôt à cause d'une certaine lenteur à la scription d'origine nerveuse je crois (diagnostic tarde).

•  
Les si nombreux renvois à de vieilles pages doivent conforter X dans son sentiment d'avoir affaire là à une œuvre focalisée sur son nombril.  
Est-ce le cas, merci X de l'exprimer en ces termes-là, je veux dire (formule toujours « haïe » mais pas de référence cette fois OK) de réserver *nombriliste* à qualifier le travail, non l'auteur\*\*.

\* Le même fils (n'en ai qu'un, présent dans mes cahiers depuis sa naissance sous prénom, diminutif, alias (dans *Un tourbillon fade*, dans *Appendice(s)* : “*Le Kronx de Glumx*”, brièvement utilisé), nom de « fils » ou simple identité déduite (comme dans *Appendice(s)*, p. 312 ; 20, p. 77)), lancé à une heure (trop) tardive sur la question « Comment me lis-tu ? », m'a dit : « Je n'aime pas les casses-têtes. » (Note en passant que ce ne fut pas toujours le cas.) Moi non plus, lui ai-je dit, enfin les C-T matériels, car s'agissant des verbaux, oui suis conscient d'en proposer au lecteur parfois, volontairement ou non – conscient en tout cas que certains textes peuvent paraître en être. Il suffit toutefois d'aller jusqu'au terme d'une séquence et de relire éventuellement, éventuellement de sauter sur une autre cellule et de faire la même chose, puis sur une autre encore pour que tout – s'éclaire. Il s'agit, comme devant un casse-tête, de trouver la méthode (ici de lecture), puis tout est simple. (Mais attention : tout n'est pas C-T. Ne pas chercher dans toutes les phrases un sens *retardé*. Ne pas prendre tout cube pour un Rubik.)

\*\* J'imagine cependant un Y te faisant remarquer que rien n'oblige à lire toutes les notes, les bibliographiques superfétatoires se distinguant en outre aisément, voire un Z glissant discrètement que pour sa part le renvoi à tel texte ancien le confirme dans sa première lecture ou, plus gratifiant, lui donne à lire celui-là sous un nouveau jour (mais l'effort de l'imagination plus grand s'agissant du second car il inclut le fait qu'en toute cohérence ce Z possède tous les volumes...\*\*\*).

\*\*\* Deux jours plus tard, un Z bien réel m'écrit : «... tu as réussi cet exploit de faire de ton nombril un cosmos. »

ATTENTION : grosse coquille à corriger en page 43 de *Jus de pierre*\* :

*Sheila Dar* dans le poste.  
*Où est-elle que fait-elle ?*  
*Ai bien peur que le loup*  
*ait plus de voix qu'elle...*

*Partie avec le seau*  
*mais le rouge est-il encore distinct du vert*  
*à 21h37 ce 26 juillet ?*

*Ah, la voilà dans le gris au bout du pré !*  
*De là-bas « Dar un moustique » !*  
*(Quand même : 150g en 10 minutes !)*

*(Est-ce cela le monde, le réel*  
*que d'aucuns regrettent de ne voir plus souvent dans mes lignes*  
*contrebalancer ?)*

Pas *Dar*, mais *Dhar* (et surtout pas *dard*).

Importante en ceci que n'importe quel *smartphone* peut livrer la pièce manquante et lever le mystère (ce qui est prévu) pourvu que la piste indiquée figure correctement orthographiée\*\*.

\* Dans mon édition à 3 exemplaires.

\*\* Faute de quoi une partie du sens reste coincé dans le canal. En l'occurrence ici peu : *Sheila Dar* est le nom d'une femme, on le comprend, et qu'elle chante et que sa voix s'entend depuis le bout du pré. Tant pis si l'on ne sait que *Sheila Dhar* est une chanteuse indienne de Kirana gharana décédée le 26 juillet 2001 (soit, le 26 juillet 2021, vingt ans avant jour pour jour, ce dont je m'aperçois maintenant seulement – non je ne triche pas, même par mésouvenance). Plus grave serait une coquille volontaire malencontreusement corrigée (je pense à la page 110 de *Jusqu'au cerveau personnel*) :

*Il laisse sur le bureau, avec sa trousse répandue tout autour, le carnet ouvert*  
*sur un graff.*  
*U, C et K sont vertes, D orange.*  
*Sur mon bureau. DUCK, canarfsubliminal.*

Ce serait saccager ici que rectifier.

En lien avec cette question, ce petit article d'Akram Belkaïd en page 8 du numéro de mars 2022 du *Monde diplomatique* :

« Nier l'existence d'un raid aérien ayant occasionné des pertes civiles en affirmant que la localité touchée par les bombes ne figure nulle part sur les cartes : voilà comment le Pentagone récuse parfois les demandes d'enquête formulées par les organisations non gouvernementales ou par des citoyens syriens ou irakiens. Le *New York Times* rapporte ainsi l'exemple d'une attaque en avril 2017 sur Siha, un quartier périphérique de Mossoul investi par les troupes de l'Organisation de l'État islamique (OEI). L'Iraqi Spring Media Center, organisme indépendant qui informe sur la région, annonce sur sa page Facebook que le raid a occasionné la mort de plus de 30 civils. Une accusation rejetée par le Pentagone, qui affirme que ce quartier n'existe pas. Or une simple recherche sur Internet suffit à localiser l'endroit orthographié de plusieurs manières, les transcriptions de l'arabe étant nombreuses (Sihah, Seeha, etc.). Dans un autre cas, celui de Maskana, près d'Alep en Syrie, la cellule d'investigation chargée d'enquêter sur les "dommages collatéraux" confond l'endroit avec une localité du même nom situé près de Homs et s'empresse de classer l'affaire. Enfin l'exemple du bombardement de Jerri [...] un quartier de la ville fluviale irakienne de Hit, confirme que parler l'arabe n'est pas une exigence pour faire partie de ladite cellule. Introuvable sur la Toile si on utilise un moteur de recherche en anglais, l'endroit est aisément localisable sur des sites irakiens de langue arabe. »

« La nuit, quand l'homme dort et que ses yeux sont éteints, il touche en lui une lumière. Dans la mort, il est éveillé.\* »

N'étant réellement ému que par la musique, je crois que toute chose autre ne m'émeut que pour avoir atteint l'état musical.

A - Attendons qu'il soit confronté à une réelle peine, on verra si c'est *d'la musique...*

B - Laisse-lui sa façon d'expliquer l'émotion, ça te bouffera pas le cul ! Faut toujours que tu ramènes *on-se-paie-de-mots*, que tu veuilles percer la baudruche...

A - Mais c'est pas moi ! N'oublie pas que nous sommes ses sujets, toi B, moi A, qu'il nous instrumentalise pour se permettre la *belle phrase* – et l'amender par notre truchement...

B - Ben oui mais ça y est, tu as fait le job A. Moi, B, je joue le tampon.

C - Et moi ?

A+B - Apprends – ou reprends la main pour lui.

C - «... atteint l'état ~~musical~~ musique. »

A - Ben voyons ! Et ça change quoi ?

B - Arrête A : il EST comme ça, obstiné, sur sa phrase ; il croit tenir quelque chose comme ça. Ne lui dit pas que toujours et qui qu'on soit on ne tient jamais qu'un morceau qui brûle ; laisse-le profiter de sa cloque à fond. Tu reviendras quand il pleurera, et tu te tairas parce qu'il sera nu de mots.

Dans le "Spécial Ukraine" du *Monde* du 4 mars, cette phrase d'Andreï Kourkov rapportée dans le *Monde* des livres :

« J'ai arrêté l'écriture, je ne rédige plus que des textes. »

Je ne sais si la phrase a été traduite de l'ukrainien ou dite en français mais telle elle m'a retenu – pour le fossé qu'elle creuse entre pratique noble (dans le cas de K. l'écriture romanesque sans doute) et forme qui l'est moins, le « texte », que l'on n'écrit pas mais « rédige ». Je comprends bien ce que veut dire K. dans le contexte de la guerre en cours dans son pays, mais la formulation me fait sentir que nous ne sommes, littérairement c'est certain mais plus largement culturellement, pas du même bord : pour moi et nombre de phraseurs en France, « texte » n'a pas ce sens subalterne.

K. aurait pu dire « rapports » ou « papiers », ou encore qualifier ces textes que ces tristes jours l'amènent à « rédiger ».

En tout cas, pour ce qui me concerne et hors de toute contrainte extérieure, je dis plutôt, et sans en rougir :

« Je continue à écrire, c'est-à-dire à produire du texte. »

Un ami à la maison découvre séduit le « marteau » dont il est question en page 5 de *Jus de pierre*, laquelle je lui donne alors à lire.

« Massette plutôt » juge-t-il, et il me fait observer qu'on lit 43 76 sur le manche et non pas 4376 – ce qui tue mon trait d'esprit.

Y aurait-il vraiment une espace et ne s'agirait-il plus dès lors que de deux nombres à deux chiffres que le mystère resterait toutefois entier...

Mais je reprends le lendemain l'objet, et à bien y regarder on voit aussi 19 16...

Maintiendrai donc 4376, et dans la foulée « marteau » (au motif que le pin est un arbre, le martinet un oiseau, etc.).

Hier, le 22 mars, j'ai achevé la lecture du dernier texte de Vassili Grossman, *La paix soit avec vous*, publié de façon posthume et assez largement mutilé, par le « rédacteur du département de la prose » vraisemblablement, en 1965 puis 1967. Dans la version française parue à *L'Âge d'homme* (1989), les manques sont restitués en caractères italiques\*. Aux chapitres V et XII ont notamment connu la gomme du censeur deux passages « physiologiques » ayant trait, l'un à une urgente, tourmentante « basse envie », le second à une catastrophe intestinale, « un tigre aux griffes de fer » – soit une terrible chiasse\*\*.

(Je le note ici car début janvier j'ai eu quelque scrupule à avoir évoqué dans *Jus de pierre* mon envie pressante du tout dernier jour de 21 et jugé bon d'y revenir – mais pas pour caviarder, non, pour revendiquer de ne rien taire de ces volontés du corps.)

\* Le préfacier, Shimon Markish, a eu en 1988 l'honnêteté de préciser qu'il ne pouvait affirmer que les suppressions avaient toutes été faites sans l'accord de l'auteur. Nul ne saura jamais la vérité. Toutefois, mouvements de l'intestin et problèmes de vessie ont donné lieu à des développements tels que je doute fort que Grossman aurait accepté de les supprimer.

\*\* Amené à commenter ces lignes (lors de quelque *atelier d'écriture* par exemple), j'aurais signalé avoir hésité à écrire là plutôt « chiasse terrible-terrible » mais y avoir renoncé parce qu'alors une note eut absolument dû suivre le double adjectif, du type « En hommage à Dimitri Bortnikov, qui excelle dans cet usage de son invention, pour le bonheur du lecteur, notamment dans *Un ange dans la neige* », note à mes yeux en trop ici. (Je ne serai jamais en situation de commenter mes lignes, aussi puis-je me permettre cette note de trop.)

« ...  
ce qu'on sait le mieux faire  
c'est de fermer les yeux. »\*

•

Un peu gêné d'avouer mon émotion s'émouvoir de son expression et  
gagner en force alors, mais au bout du compte est-on jamais ému par autre  
chose que l'émotion ? (Le fait brut n'émeut pas car il n'en existe pas).

•

Produire au dehors, dans l'air,  
des phrases, en produire une, même  
produire un seul mot  
– me coûte.  
(Que les autres ne sont-ils dans le même cas...)

•

« Qu'il confie, outre du surnuméraire rapport à l'espérance-de-vie max  
(café, whisky, tabac), s'auto-observer "peut-être exagérément", nous les médecins,  
ça fait bien notre affaire : qu'irions-nous chercher plus avant une cause aux  
symptômes qu'il décrit ?  
Oh ce n'est pas qu'on rechigne à prescrire des examens ou médicaments, mais là,  
ces maux intermittents, à la fois indistincts et trop précis, et si divers...  
On a fait le boulot standard. Qu'il limite les excitants, et pour le reste, aille donc  
se faire aider. »

•

\* Croyais, avec ces paroles chantées à deux avant d'éteindre, tenir la chute d'une chanson  
et devoir écrire celle-là pour la préparer, mais le tentant\*\* il m'apparaît qu'approximatifs  
comme elles le sont ("ce qu'on sait le mieux faire" ou "ce qu'on préfère" comme possible  
variante) elles relèvent déjà de cette chanson dont elles auraient dû briser la niaiserie.  
Abandon.

\*\* Faudrait d'abord faire croire à une chanson / rimes, distiques et tout le flon-flon //  
Dire les merveilles qu'on a vues / qu'on voit verra ou pas ou plus //  
de la terre et du ciel, d'ici et de là-bas / les beautés du visible, tout l'or d'ici-bas //  
tout ce qu'on goûte avant de s'en passer / etc.

On me l'avait lancée l'idée déjà  
dans le cercle amical

et *aller* je l'avais fait  
pour un peu de chimie peut-être, efficace mais simple, souple, légère  
(à supposer que ça existe) – et rien de plus.

Rien pour le pharmacien à l'issue de la visite, et lors de la seconde, abrégée  
pour le motif évoqué page 15, à la place le nom griffonné d'une consœur,  
papier que je me suis empressé d'égarer pensant que le *rien de plus* exprimé  
aurait sur elle le même effet que lors du premier rendez-vous.

*Aller je l'avais fait* – à reculons ; quarante ans d'analyse chez M. Cahier  
il faut dire\*.

•

... cette idée qu'il me faut assumer maintenant, en quelque sorte payer pour  
ce que j'ai été, l'écrit que j'ai laissé.

Pour sûr, ce que recouvrent les trois points ici n'est pas sans importance.  
Est-elle idée à « chasser », « considérer », « combattre », « creuser » ?

La phrase est arrivée ainsi, nue. Lui ai-je ouvert en ouvrant *JCP* ?

S'est-elle formée en moi poussée par un sentiment de trop face à ça – mais  
alors un *trop de quoi* ?

•

Reste qu'à la place de *chasse-neige* l'autre jour m'est venu *chef d'orchestre*,  
et par temps sec ce sont d'autres mots qui...

•

\* *Il faut dire* ? Non, précisément pas – ou, si l'on ne peut vraiment sans s'empêcher, ce qu'il  
faut plutôt dire, ce qu'il faut *écrire*, par-delà l'explication de mon 1-pas-avant-2-pas-arrière,  
en place de ce *il faut dire* qu'il m'a plu d'employer, c'est qu'à l'idée de faire/commencer/  
suivre/etc. une psychanalyse j'ai toujours opposé un ferme et franc « Je me débrouille tout  
seul : l'interlocuteur indispensable et qui n'est qu'écoute, je me le suis créé. »

Qu'ici soit bien visiblement barré le premier jet irréfléchi :

À supposer qu'*analyste* Cahier l'a été, l'a-t-il été, dès l'origine ou est-ce en cours de route  
qu'il l'est devenu ? Je pose « dès l'origine », ajoute qu'il n'est guère causant, que si les séances  
s'espacent il est toujours actif. Mais si c'était Cahier le *lysant* et moi le *lyste* ?

Il m'arrive parfois alors que je dors d'éprouver la sensation de ne pouvoir expirer complètement. Cette gêne n'est pas loin de me tirer du sommeil mais l'activité onirique, résistante, s'en empare, lui prêtant figure d'*images respiratoires* indépendantes mais restant collées entre elles, adhérant les unes aux autres comme de vraies photographies mouillées mal séchées et entreposées n'importe comment.

Généralement une toux ou un grattement de gorge à demi volontaire a raison de la perturbation et la pulmonation reprend son cours régulier.

•

Visite chez un médecin énergiste en Drôme.

Un premier, il y a longtemps de ça, utilisait des cailloux qu'il déplaçait sur mon torse, tandis que dans mon dos, tout près de ma tête, un crayon frottait continûment du papier. Faisait-il quelque chose à mes oreilles, les piquait-il ou brûlait-il ? Je ne me souviens pas...

Ce nouveau, c'est une autre méthode : l'ohmmètre. Je tiens dans ma main droite un cylindre métallique (relié à un générateur de tension) et quelque fiole pleine d'un liquide mystérieux (j'en tiendrai deux différentes en tout et pour tout), tandis que le médecin-opérateur place à la racine de trois ongles de ma senestre une électrode comme on en utilise pour tester les piles.

Un son est produit, variable en hauteur selon la fiole – et l'angle.

Assez vite, une conclusion gorgée de certitude : « Lyme », avec derrière cette « barrière » comme il est dit, peut-être une autre (ou d'autres) un peu masquée encore... (Soit : on verra ça plus tard.)

•

Me suis souvenu tout à l'heure, allongé les yeux fermés en attendant qu'arrive le dentiste, avoir songé un jour pas très lointain à développer l'hypothèse selon laquelle l'irruption du corps dans mes pages résulterait d'une lassitude à traiter des sujets abstraits, voire d'une difficulté nouvelle à le faire, cette lassitude ou cette partielle impuissance creusant dans mon esprit un vide précisément comblé par des mots évoquant certaine *mal portance*\*.

Relevé, rentré, je prends note.

(Vérifierai dans le précédent cahier si n'a pas été amorcée et repoussée à plus tard cette réflexion. [...]) Vérification faite : rien. Sans doute une idée passagère, oubliée ou jugée indigne d'être notée.)

Tente dans la soirée une variante.

Serait-ce pour alimenter l'écriture (un besoin persistant d'écrire) que je prête aux troubles physiques que j'éprouve plus d'attention que leur réalité n'en devrait réclamer ? L'observation poussée de mes défaillances corporelles et cognitives serait-elle en quelque sorte une phase préparatoire à l'exercice sur elles de l'effort d'expression (de précision analytique) réservé jusqu'alors aux sujets plus abstraits ?

Puis une autre.

Si le journal tel que je l'ai tenu jusqu'aujourd'hui (mon <livre unique>) j'en étais las, et que mon cerveau travaillait à chercher la nuance ailleurs – de cette recherche des bribes tombant dans le cahier, du même coup coloré en profondeur par le médical ?

•

Plus gros le caractère, plus lisible le mot – jusqu'à un certain point. Dans la jambe d'une lettre il fait noir, il fait blanc dans son œil.

•

Jeu logique à inconnue : ce qui fait trembler atténue le tremblement.

•

\* Pas comme un chêne, non, plutôt comme un plancher de pin vermoulu je me porte. Précautionneux jusque dans mon immobilité, je ne me traverse pas, mais j'aurais besoin d'une consolidation, d'un renforcement, par-dessus plutôt, de poutre à poutre, afin de ne pas tomber de moi en moi.

C'est souvent qu'ils ouvrent, les voisins, des *boîtes à rire* comme ailleurs à *vache* ou à *mouette*.

On ne croit pas un seul instant à des éclats vrais.

(Il faut imaginer des matriochkas : les *boîtes à rire* sont dans certaines *boîtes à paroles*, plus nombreuses, lesquelles sont dans d'autres, innombrables.)

•

J'aurais aimé que la chanson (p. 26) disant que je ne suis pas "chansonnier" soit excellente pourtant. C'est raté (trop difficile – et rebutant), mais induire chez le lecteur le sentiment de ne pas pouvoir croire à ce qui est dit, faire naître chez lui sinon le sentiment que je le trompe du moins un doute sur ma sincérité, *alors que je ne mens pas*, j'entends bien ce bourdon opératoire dans mes pages quand j'y traîne.

Que dire montre le contraire de ce qui est dit, il se peut bien que mon inclination pour cette contradiction\* déborde le cadre littéraire, comme de l'orgueil caché dans l'humilité. Préférer n'être pas cru plutôt que renoncer en me taisant à la vérité du manque et de l'impuissance : intrigant trait psychique...

(Quand on me fait remarquer, sur un air narquois, que je marche vite et bien pour quelqu'un qui se plaint de n'avoir plus de contrôle sur ses pas, on commet la même erreur que lorsqu'on pense que l'expression de mon effondrement intellectuel le nie et trahit à l'inverse un intellect qui fonctionne.\*\*)

•

\* Elle se combine quand même à une autre, contraire : que la manière de dire serve ce qui est dit.

\*\* Même erreur quand on ne veut envisager qu'un échec à dire ait pu aboutir à une réussite telle que réussir eût été en comparaison rater. Je pense ici au "texte d'accompagnement" des photographies d'Éric Bourret dans *Montagne au carré* (Fage Éditions, 2004).

Une bougie d'une cire indubitablement blanche peut se retrouver rouge sans qu'une main ait entrepris de tremper ladite dans une solution recouvrante *ad hoc* (i.e. pas de la peinture) : il suffit d'avoir mal entendu. [X s'interrogeait sur la bougie à contre-jour. Une fois celle-là tenue en main, certitude s'imposa et *blanche* passa ses lèvres – pour entrer *rouge* dans mes oreilles.]

Est-on surpris ? Un peu, et on l'exprime – *Rouge* ? – mais c'est tout : le nom de la couleur n'est pas l'affaire de la seule vision.

•

Petite pique grossière à l'attention du peintre qui n'a que LA COULEUR en bouche :

*Que préféreras-tu devenu vieux : marron sur blanc ou marron sur noir ?*

*Quel meilleur subjectile pour le jaunâtre, les éventuelles nuances rouge sang ?*

•

Que les *combats s'intensifient* d'accord, même si je le déplore, que le lendemain ils continuent à le faire, et ma déploration avec, passe, et je veux encore bien, cette dernière commençant cependant à tourner, que les jours suivants ENCORE ils *s'intensifient* – mais que tous les jours soit dit que les *combats s'intensifient*, ma déploration change d'objet : il existe une limite à l'intensification hélas, il arrive hélas un moment où la guerre *est devenue intense*.

•

(Quand était-ce au point qu'on me dise *stop* ?

Il suffit d'enfiler les niaiseries pour être justifié à le faire, se dénigrer.)

•

1. Ma mémoire est une pierre de Taihu que l'âge chignole de nouveaux trous.
  2. Pierre de Taihu chignolée par l'âge de nouveaux trous ma mémoire.
  3. Pierre de Taihu ma mémoire + perforations de la main de l'âge.
- Préférer la 3 parce que plus courte.

•

En page 29 de *Jusqu'au cerveau personnel* je lis :

*Idéal* (Valéry)

*Inconnu* (Michaux)

Valéry était cité un peu plus haut mais s'agissant de Michaux je ne me souviens pas avoir donné la source, cet extrait de lettre dans la notice consacrée à Henri Michaux par René Bertelé dans *Panorama de la Jeune Poésie Française* (Paris, Robert Laffont, 1942).

« *J'écris avec transport et pour moi, tantôt pour me libérer d'une intolérable tension ou d'un abandon non moins douloureux, tantôt pour un compagnon que je m'imagine, pour une sorte d'alter-ego que je voudrais honnêtement tenir au courant d'un extraordinaire passage en moi, ou du monde, qu'ordinairement oublieux, soudain, je crois redécouvrir, comme en sa virginité. délibérément pour secouer le figé et l'assis, pour inventer. Les lecteurs me gênent. J'écris, si vous le voulez, pour le **lecteur inconnu**.* »

•

... l'idée que la maladie serait nécessaire à ma santé ?

•

Je regarde mon majeur gonflé avec appréhension. Qu'à nouveau un frelon me pique pendant que je dors, statistiquement très improbable dit-on pour me rassurer, mais la présence tout près d'un nid invisible reste de l'ordre du possible, qui augmenterait grandement la probabilité...

•

Ai rêvé de mon père, plus exactement de sa tombe. Pas la vraie : sa tombe quelque part, à l'emplacement 649 – que je ne trouvais pas dans ce qui ressemblait plus à quelque marché aux puces au dessin complexe qu'à un véritable cimetière. Pourquoi 649 ?

•

C'est le printemps venu que l'on sait où la mort a touché l'arbre.

Établir un rapport de rapports toujours me tente, aussi le complément "de même quand l'humain a ses feuilles" se présente-t-il.

Mais ce serait quoi les feuilles de l'humain, et quoi chez lui que mourir aurait frappé pendant l'hiver ?

Le printemps de l'humain est-ce quand le mâle met le short et la femelle son moulant flashy sur soutif à bretelles visibles comme invisibles ? Quand les deux cherchent les terrasses pour y ouvrir leurs boîtes à paroles et tandis qu'ils dégoisent reluquer le nibard, le fessier, le renflement, ou encore le look, la Marque ? Est-ce l'ouverture en grand des fenêtres pour que chacun profite de la playlist Deezer de l'autre, quand la tondeuse vrombit etc. ?

Non : au printemps on voit que l'automne et l'hiver n'ont rien tué des travers de *sapiens* et qu'ils ont même bien profité.

Donc garder nu :

*C'est le printemps venu que l'on sait où la mort a touché l'arbre et qu'il faut de son sec aller le soulager.*

•

Écrire la connaissance que j'ai de l'évolution de mon écriture n'estompe en rien ses traits nouveaux, les abandons de toutes sortes qui s'y font jour, formels, thématiques, etc. Toutefois l'« évolution » reste incluse dans une *écriture de connaissance* qui me paraît, quant à elle, constante, et à ce titre, je ne vois de ma part aucune trahison de "mon" lecteur ; tout au plus puis-je concevoir qu'il la ressente à constater que la prose a pris toute la place et n'est plus « coupée » que rarement, que j'ai déposé la concision etc.

(Mais peut-être me trompé-je, peut-être ladite évolution lui paraît-elle au contraire positive... Personne pour me dire – même cela : « Ta manière a changé. »)

•

Tu (j'ai failli écrire *on*) te rappelles le sauvetage du lézard, et ma mauvaise conscience ?\*

J'ai trouvé une solution pour avoir moins souvent à sauver, moins de ventres pâles en l'air sur elle, ma conscience. Une vulgaire planche de frisette de 60 cm, trempant d'un bout dans le bachat mortel, l'autre glissé dans une anse de ce dernier et retenu à icelle par un long clou de manière que le bois forme un plan incliné fixe : une planche *de salut*.

•

Parmi les nombreuses maladies que je crois avoir, une a pour nature de lisser mes doigts, d'abraser les crêtes papillaires des coussins digitaux en sorte que la roule d'un clope devient laborieuse – et il ne faut pas essayer de se mouiller le derme comme pour tourner une page de livre car ça vire vite à la petite catastrophe.

(Je note en passant qu'un effet notoire du port du masque sanitaire était d'interdire ce si utile mouillage...)

•

Il y a aussi cet éternuement fort qui me prend au moment même où je tiens une cuillère rempli de sucre ou quelque autre contenant plein dont il est ainsi donné au contenu de se libérer.

(D'accord pour dire qu'il ne s'agit pas là de maladie mais seulement de mauvaise coïncidence. Et pendant que j'y suis, concernant les doigts juste au-dessus, simple maladresse sans doute, induite par je ne sais quoi, peut-être le liquide vaisselle...)

•

Quand tu lis « le lecteur », reconnais-toi en lui.

(Peut-être aurais-je dû écrire *tu* d'emblée, mais je pensais sans doute au lecteur que tu n'es pas seul à incarner, et le tu à moi adressé se confondrait à ce tu à toi trop souvent si je ne te rattachais à une famille qui nous excède l'un et l'autre.)

•

\* Dans *Jus de pierre*, page 47.

Une calotte viens de recevoir :

le <texte d'accompagnement> de  $8 \times 8 = 64$  vues d'un crâne, 2003-2004\*.

En regardant la date d'édition : 2007.

Le cuisant consiste en ceci : quelle énergie ! comme j'en ai perdu en 15 ans !

La calotte fait monter le rouge à la joue comme une honte de l'actuel.

(ou plus juste : je rougis maintenant, écrivant l'actuel que je compare, de honte\*\*.)

Mais j'ai une question optimiste : qu'ai-je gagné en perdant ?

Rien pour un autre (comme écrire un nouveau <texte d'accompagnement>), mais quoi pour moi ?

Optimiste est bien naïve.

•

(Aux prises avec cette question débile : où s'achève l'œuvre ?

L'inédit en fait-il partie ou est-elle strictement délimitée par la publication ?)

•

N'avoir pas *a priori* de lecteur (ou de lecteur *a priori*) ne me bloque pas.

Du moins l'ai-je écrit, pour l'avoir constaté.

Pourtant, envisageant en ce début juin une manipulation de concepts un peu tordus, je m'avise subitement que le texte viendrait beaucoup mieux s'il était en quelque manière *attendu*, c'est-à-dire, aussi bien, *destiné*.

Même Cahier me semble peu disposé.

(J'aimerais m'opposer qu'un nœud de réflexions spacieuses peut au contraire profiter de l'audience nulle pour se former.

J'éprouve pour l'heure la résistance de rien à quoi que ce soit.)

•

\* « ... autour de soixante-quatre fois un soixante-quatrième de tour », dans *Philippe Jacquin-Ravot - De l'usage des images*, Fage éditions, Lyon, 2007, pages 62-71.

\*\* Non pas d'avoir perdu de l'énergie (ou d'agir en sorte qu'elle diminue) mais de faire comme si j'en avais encore assez, de ne pas avoir pris l'exacte mesure de la perte.

Il se dit que le mariage, le 16 mai 1770, du futur Louis XVI et de Marie-Antoinette ne fut pas consommé lors de la nuit de noces, faute que le dauphin ait su qu'il fallait bouger\*.

J'ignorais l'anecdote, et elle ne change certes pas la face du monde\*\*, mais outre qu'elle m'évoque un très ancien distique mien\*\*\*, je la note car un rapport amoureux a récemment lancé mon cerveau dans l'impasse consistant à penser sur le mode pénétration-et-travail le *plaisir du texte*, celui qu'il prend et celui qu'il procure, etc., impasse dont je ne sais encore si j'oserai la donner à découvrir comme je l'ai parcourue.

•

Tout ce bruit qu'ils font (et moi aussi)  
n'est pas bruit

comme entendre n'est pas entendre

une herbe poussant  
un pianiste virtuose croyant jouer un prélude de Debussy  
: deux exemples dans une foule d'autres pires.

•

\* Notons à sa décharge que certaine douleur liée à une légère déformation de l'outil l'aurait retenu de goûter la vertu de la friction.

\*\* Enquêter deux minutes sur elle a éclairé un pan tragique de l'histoire que j'ignorais. Le 30 mai, pour fêter l'événement, un feu d'artifice fut tiré à Paris place Louis XV, soit l'actuelle place de la Concorde (où Roi et Reine seront décapités des années plus tard...). Après 21 heures, les badauds quittèrent la place en empruntant la trop étroite et truffée d'ornières rue Royale. Certains tombèrent, bientôt écrasés par la masse de la foule continuant de progresser. On compta 132 victimes.

\*\*\* En page 20 de *[Nouure]* :

- Comment bouger toi immobile ?
- *Comment bouger toi immobile ?*

Je peux me prévaloir d'une conscience de l'eau,  
de l'élément eau.

Embarrassante au quotidien, envahissante, bien capable de me faire empester  
– mais la moindre goutte d'eau *est* de l'eau\*.

•

Hâte de commencer un nouveau grand cahier, et avec autre chose qu'un  
*PILOT fineliner* bleu. Finir vite ce Conquérant\*\*.

•

Voilà maintenant que même répondre *non* à un courriel indésiré  
posant la question la plus simple  
serait trop.

•

(Dans les lignes qui suivent je prends en quelque sorte au mot Roland Barthes quand il pose de façon bien vague dans *Le Plaisir du texte* (page 14) l'écriture comme le *kamasutra* de la « science des jouissances du langage » qu'elle est, soit en l'illustrant plus directement ou littéralement. J'ai parlé plus haut d'une impasse, c'est en tout cas à un vrac répétitif que pour l'instant j'ai abouti. (Je reviendrai peut-être plus court et plus structuré quelque prochain jour. Pour l'heure le premier jet, dans l'ordre d'écriture.)

\* “Éco-anxieux” ?

\*\* « Fondée en 1864 à Caen par Ernest Hamelin, Hamelin & Fils est une entreprise régionale de registres et livres comptables. Le petit-fils d'Ernest, Robert Hamelin, réoriente l'activité de l'entreprise dans les années 50 en commençant à fabriquer des cahiers scolaires. L'entreprise étant située rue Guillaume le Conquérant et en l'honneur de ses origines normandes, Hamelin développe la célèbre marque Conquérant. »

\*

*En avançant ou en reculant plutôt ?*

L'idée : que le recul critique (sur l'avancée) peut créer du plaisir (comme la version douce d'un aileron de flèche).

(Limitation de la métaphore : il n'y a pas d'avancée infinie, il y a toujours un recul pour à nouveau avancer. Mais précisément, dans ce rythme obligé, peut-on parler de plaisir plutôt au moment de l'étirement ou, au contraire, lors du retrait partiel, dans la reformation de l'esprit du lecteur ?

\*

Avancer-reculer n'est pas chez moi un mode habituel mais j'y recours assez (comme au cacher-montrer) pour que je m'interroge sur le ressenti du lecteur quand après avoir avancé je reviens-sur (mes pas, ce qui est dit) avant de reprendre vers l'avant.

Cela ne m'évoque pas le « je-vais-zé-je-viens » de la chanson, mais toutefois le schème de la pénétration et du travail dans est là.

Je pense du plaisir du lecteur dans le cadre de l'esprit pénétré (toute notion de genre mise à part, et sans réduire, de façon plus générale, le plaisir pris à cet unique mode).

\*

Le plaisir du lecteur au texte consiste-t-il dans l'enfoncement de ce corps étranger dans la chair une de son esprit, dans l'écartement, l'avancée qui sollicite sa compréhension, ou au contraire dans sa réunification quand ce corps recule, ou encore dans l'alternance des mouvements, dans le va-et-vient ?

Pénétration de l'esprit du lecteur (à rebours de la façon dont on dit de lui qu'il entre dans le texte).

Le plaisir du lecteur d'entrer dans le texte est-il exclusif de celui d'y accomplir des allers-retours, qu'il en soit chassé ou que lui-même s'en chasse ?

\*

Sur le plaisir *du* texte, celui qu'il procure et celui qu'il prend.

Y a-t-il harmonie, complémentarité ? Les modalités du plaisir sont-elles les mêmes ?

Le premier qu'il procure au lecteur, c'est que l'on y puisse entrer, qu'il se laisse pénétrer.

Que le lecteur puisse y faire des allers-retours, en est-ce un ? Qu'il puisse s'en retirer partiellement pour se reformer puis y retourner, un autre encore ?

(S'agissant de la lecture, le *coitus interruptus* se pratique-t-il ?

Arrive-t-il que l'on jouisse du texte après seulement en être sorti, ou est-ce au contraire toujours quand on atteint au plus profond de lui ?)

Qu'en est-il à l'inverse du plaisir du texte pénétrant l'esprit du lecteur ? Est-il d'y avancer très avant, de s'y enfoncer en y sentant résistance, ou au contraire de sortir presque de lui, de reculer en lui grâce à un geste rhétorique et de laisser cet esprit reprendre presque sa forme initiale ?

\*

Le plaisir *du* texte : les rôles et les places s'inversent à tout moment.

Le recul de ce qui est avancé procure-t-il du plaisir au texte ou au lecteur ?

Le plaisir du texte est-il égoïste ou le texte cherche-t-il à partager son plaisir, ou son plaisir encore est-il de déclencher le plaisir du lecteur ? Que sait le texte de son partenaire, et réciproquement ?

Faut-il raisonner à partir d'une mutuelle ignorance (soit de façon générale) ou au contraire considère-t-on un couple formé dont les membres ont déjà pratiqué ensemble l'art de lire ?

\*

Le texte donne-t-il du plaisir au lecteur en retirant ou amendant ce qu'il vient d'avancer ?

Il s'écrit avec le fantasme que oui, que cette reculade lui accorde (au lecteur, soit à son esprit) un instant de se refermer.

Réciproquement le texte prend plaisir à ce recul du lecteur en lui : il se reforme tandis que le lecteur encore dedans se sent un peu chassé.

(On ne parlera ici ni de jouissance du texte, ni de jouissance du lecteur, réservant ce terme au domaine du sexe pur. )

\*

Le plaisir du texte n'est pas seulement d'avancer dans l'esprit du lecteur contre une résistance.

Comment concevoir le plaisir du texte dans l'esprit du lecteur sinon comme le reflet ou l'avers de celui du lecteur dans le texte ?

Idiotie de parler de plaisir *du* texte indépendamment du plaisir *au* texte.

Le plaisir au texte du lecteur peut avoir tant de raisons (insoupçonnées même par l'auteur) que leur dénombrement et leur description seraient fastidieux. Peut-on en revanche, afin de réduire la liste, réfléchir au plaisir *au* texte réfléchissant le plaisir *du* texte, je veux dire envisager le plaisir *au* texte sous l'angle du plaisir *du* texte ? Quel plaisir *au* texte croise le plaisir *du* texte ?

Y a-t-il bien quelque chose qu'on appellerait le plaisir du texte et qui ne se confondrait pas au plaisir pris à l'écrire ?

\*

Il faut un troisième terme : le plaisir de l'écrivain à procurer plaisir au texte.

Soit le plaisir *au* texte de son producteur même.

Le plaisir du texte est d'être tel qu'il est, plaisir que satisfait l'auteur et qui est le but premier qu'il poursuit. Ce plaisir du texte sera mis à l'épreuve du plaisir du lecteur.

Le plaisir de l'auteur à son texte est ici égal au plaisir du texte à être ce qu'il est.

« Ce texte me plaît, je suis content de lui » : le texte est déjà dans cette dialectique du donné et pris.

\*

Il y a plaisir à entrer dans le texte, à se sentir dedans, à y rester jusqu'à la fin. Ce plaisir est parfois celui d'avoir passé certains obstacles que lui-même dressait. La nature fragmentaire des miens et leur décousu rendent difficile d'y entrer, et qui finalement se trouve ou sent dedans, il aura dû se faire à ces moments où il se sent chassé. Ma question initiale était un peu celle-ci : se sentir par moments chassé, ces moments de refermeture du livre concourent-ils au plaisir voire l'accroissent-ils ? Quand l'auteur retire ce qu'il donne, ou quand le texte lui-même le fait... Voilà le lecteur masculin devenu féminin. Les rôles et les places s'échangent dans le plaisir de lire.

\*

Le plaisir *du* texte

- entendons dans l'esprit du lecteur, celui qu'il prend et celui qu'il donne

*VERSUS* (mais pas exactement)

le plaisir *au* texte

- entendons celui du lecteur et de l'auteur comme lecteur

(L'auteur est un lecteur qui se donne à lire ou de quoi lire.)

Étant à la fois celui qu'il donne et celui qu'il prend,

le plaisir du texte *est* le plaisir au texte

et réciproquement.

Réversibilité de la pénétration (ici un pattern)

- du texte dans l'esprit du lecteur

- du lecteur dans le texte.

(Quelle différence, considérées les choses sous cet angle, entre un livre et un texte ?

Le livre est-il un texte ou un ensemble de textes ?)

•

À la table d'à côté, cas typique de « maladie du voilà » à un stade avancé.

Plus contagieuse que le pire des variants, elle saisit à tout âge\*.

Les atteints semblent ignorer l'emprise du mal sur eux et leurs interlocuteurs ne bronchent.

•

\* Ici une femme jeune. C'est pratique d'un autre temps – et ironie glacée de ma part –, mais je vois bien sur sa tombe un marbre gravé *VOILÀ*.

Ce sera donc un cahier scolaire Gallia cette fois grand format, petits carreaux, rouge de couverture qu'un certain *Bernard Mas* songea réserver à la *Calculabilité des langages* mais n'entama pas, me laissant dans le blanc quant à cette notion\*.  
(« Calculabilité des langages » : assez heureux hasard.)

•

L'impression que ma projection dans le vu est défaillante.

(Est-ce plutôt qu'auparavant ma psyché (un peu suranné ou pédant peut-être ce terme ici ?) y allait se fondre, au vu, par trop ? Regarderais-je comme les autres regardent ? Retour à la normale ?)

La modification de ma « relation au vu » je l'ai déjà dite. Être plus précis. Faute que s'opère la « fusion avec le vu » (un peu trop fort), le transport dans le vu (qui mesure *sa* distance mais nous fait, au vu et à moi, occuper ensemble l'espace de la vision – qui annule la distance), ma tendance est à arrêter mon regard à mi-distance ou mi-chemin du vu\*\*, c'est-à-dire à ne regarder que le plan flou (accommodation en repos) qui s'offre comme ce « fond pour la pensée » que j'ai évoqué déjà, ce même plan neutre ou vide face à moi que j'observe les yeux fermés\*\*\*.

Ce n'est pas que renvoyer amont (\*\*, \*\*\*) en soi me plaise : je cherche une continuité de l'expérience propre à nuancer ou émousser la nouveauté – et la trouve : si c'est plus fréquent peut-être, ça ne date pas d'aujourd'hui (je m'interdis *ça empire*).

\* Je me contenterai de cet intitulé dans un sommaire d'ouvrage trouvé sur la Toile, qui m'oriente assez : « Calculabilité des langages : logique et programmation. »

\*\* Voir la page 83 de *Nouure* : « Pour une marche / dans le champ où s'arrête / l'œil, / un foyer virtuel d'accommodation / au point équidistant. » Ou la page 48 de *Tas III* : « [...] mon regard s'était d'instinct porté sur une marche de l'espace, un de ces accidents planaires où l'accommodation pour devoir choisir, échouer totale, répartit l'échec et se fait entre. »

\*\*\* Voir les pages 144-145 de *Jusqu'au cerveau personnel* : « Un mur nu, large et blanc, rien en haut, rien à droite rien à gauche et autant que possible rien que lui en bas aussi, un immense mur immaculé me serait nécessaire, c'est ce qu'il me semble parfois, devant moi nécessaire quand je peine à raccrocher un souvenir ou attraper ma pensée. » [...] « Je pourrais me concentrer en fermant les yeux, faire le noir plutôt que le blanc. La peau déroulée substitue une étendue sans dimension et, du gris froncé au rosé, peu ou prou monochrome, aux divers stimuli du monde visible. » Ou ici *supra* page 17.

(M'étonne de ne trouver nulle mention de Murphy...)

(Le fait est que je tais une différence : le « plan flou » qui résultait d'une volontaire accommodation à mi-parcours pour augmenter la concentration, ou que je versais au profit de celle-là quand il se produisait tout seul, ce plan est aujourd'hui une donnée ophtalmologique qui n'a pas cet effet...)

•

Quand j'ai relu à l'été 18 tout le publié, le tableau ne m'a pas paru inquiétant, emporté que j'étais par l'alliance de liberté et de précision que j'y voyais ; ma réalité était dans mes notations – et ai-je jamais voulu plus ?  
Mais aujourd'hui que me tourmente de l'incommunicable, du sournois et irrégulier, certains traits psychologiques m'apparaissent particulièrement saillants et comme à lui associés, neurasthéniques ou psychasthéniques.  
Heureusement que des recherches ciblées dans mon tas établissent la permanence de ces particularités tout au long de sa constitution car elles seraient alors nouvelles et je préfère à cela les avoir, quelles qu'elles soient, toujours manifestées, les avoir toujours eues avec moi, de mon côté : elles ont impulsé l'écriture ou du moins ne l'ont pas bloquée – et ne m'ont pas pourri la vie\*.

•

Après 4 pages se révèle le gros défaut du broché scolaire à couverture molle : bon pour la table ou le bureau, pas pour la cuisine, bon pour dedans, pas pour l'extérieur venteux.

•

Il y a eu que, du jour au lendemain (mais ça date déjà), le capuchon du stylo Bic classique s'est retrouvé troué à son bout. Acte industriel malveillant ?

•

\* Vie = « moisissure d'un jour ». Pas très pertinent de le faire ici mais je case quand même cette formule du géologue Gabriel Auguste Daubrée (1814-1896) de peur de la perdre une deuxième fois (je viens de la retrouver dans un brouillon). Charles Grad complète dans le *Bulletin de la Société de Géographie* (sixième série tome 1, 1871) : « La durée de cette moisissure peut être de plusieurs millions d'années ; mais, comme elle se trouvera nécessairement placée entre deux infinis, il arrivera qu'elle n'aura plus, dans la chaîne des temps, que la valeur d'un point mathématique. »

Au-delà du désappointement lié, se constater le même toujours est rassurant quand des changements mordent. Qu'ils y perdent leurs dents !

•

(Sur la « constance », voir *Jusqu'au cerveau personnel* (p. 177, 219) ; *Appendice(s)* (p. 44, 217, 227, 238, 322) ; *Plus avant* (p. 12).)

•

À propos des dents encore.  
Recommande vivement l'usage de la brosse interdentaire, et ce dès le plus jeune âge.

(Mets moins de force dans la préconisation d'utiliser la fourchette pour manger son yaourt car, en fin de compte, tout dépend et du yaourt et du contenant, mais essayez quand même car le goût arrive alors par dessus *et* par dessous.)

De même, le port nocturne de la gouttière en silicone me paraît indispensable, aux anxieux ou à ceux qui peut-être le sont sans le savoir (pas de bruxisme), à ceux surtout qui pendant leur sommeil, afin que la bouche ne baille et permette des changements de position sur l'oreiller, font le vide dans la cavité buccale, vide occasionnant le contact des dents supérieures et inférieures, et hélas leur usant frottement.

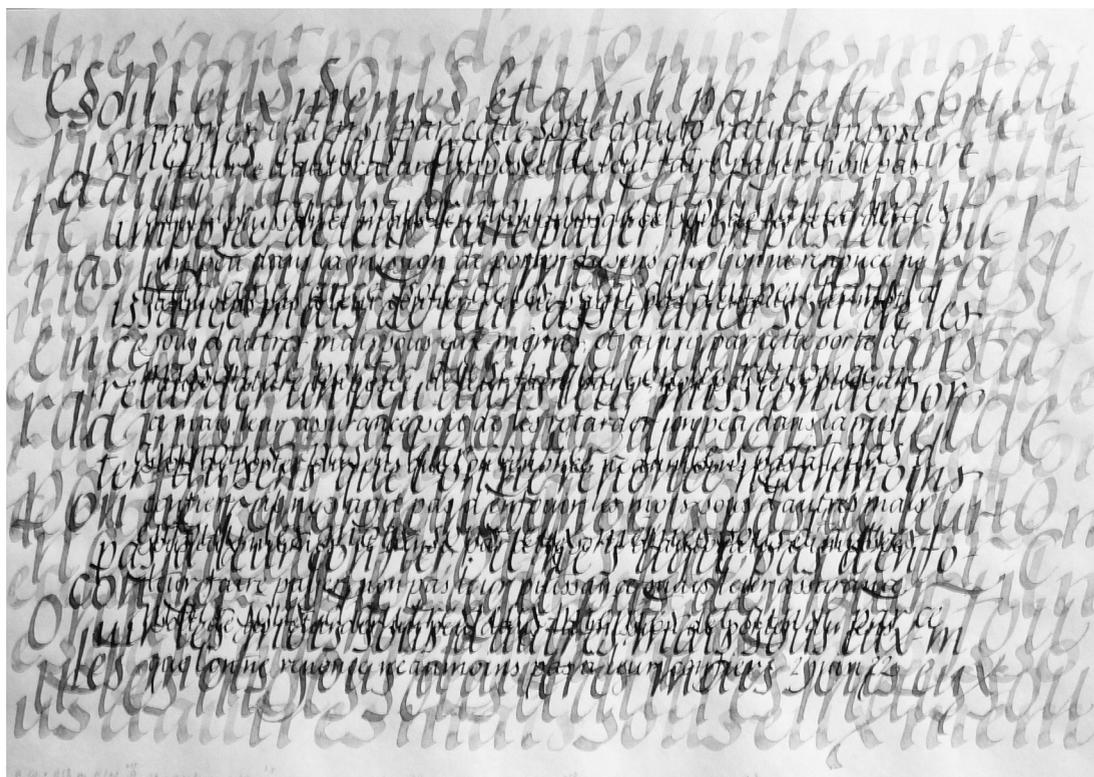
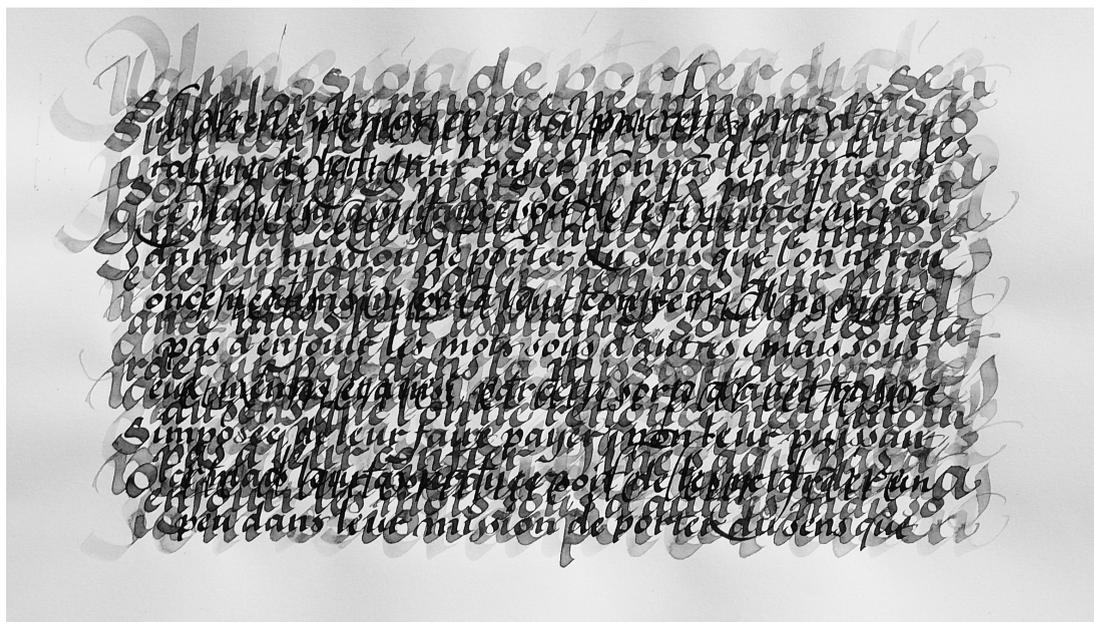
•

*Qui a deux maisons perd sa raison*  
adage attribué à Chrétien de Troyes (ou Champenois voit-on aussi) mais en réalité inventé dit-on par Éric Rohmer pour son film *Les Nuits de la pleine lune* (1984).

•

Idée de ce titre pour les journaux 20-21-22 : *À petit feu*.

•



En 12 de 21, j'avais proposé à Olivier Monné de tenter des phrases courtes qui puissent servir de base à ses exercices calligraphiques, fussent-elles illisibles finalement sous les multiples recouvrements qu'il pratique (4 ou 5 couches superposées du même texte dans des graphies d'encre et de tailles différentes). (Il est fait mention de nos échanges initiaux dans *Jus de pierre*, dont il a réalisé la couverture.)

Parmi celles-là\* il y avait celle-ci, qu'il a choisie :

*Il ne s'agit pas d'enfouir des mots sous d'autres mais sous eux-mêmes, et ainsi, par cette sorte d'auto-rature imposée, de leur faire payer, non pas leur puissance mais leur assurance, soit de les retarder un peu dans la mission de porter du sens que l'on ne renonce néanmoins pas à leur confier.*

Pour mon départ à la retraite, il m'a offert les deux magnifiques variations ci-contre (j'observe qu'il manque la toute fin dans la première (l'on ne renonce néanmoins pas à leur confier))



\* Le même sur et sous le même est-il un autre même ou l'autre même ?

Leur propre illisibilité est peut-être le rêve des signes, mais il ne peut pas en être le but (renverser une bouteille d'encre n'est pas écrire). Ce rêve, toutefois, il peut arriver que des plaques ou plages inintelligibles leur rendent.

quelque chose manque entre les mots et ce manque complique plus leur compréhension que leur superposition

quelque chose manque ici entre les mots et ce manque complique bien davantage la lecture que leur superposition

Une sorte de réverbération ou écho optique nous le dérobe d'abord mais qu'on en reconnaisse un mot et tout le texte vient.

Effet de profondeur par duplication. Le profil de la feuille dénonce l'art.

Un peu comme des ondes, comme si les lettres avaient été jetées, mais ondes figées, que n'efface la reconstitution de rien comme une encre calme.

10 jours sans une ligne  
pas même un point.

Le temps aurait-il commencé à couler autrement ?  
Ferais-je écho à la sécheresse ?

(8 de juillet)

•

Sur un “Velin des Vosges” à spirales de marque Chatelles, couverture bleue, lignes scolaires (et je me surprends à démarrer mes lignes sur la verticale rouge...). (Abandon du Gallia donc.)

•

– Comment vas-tu ?  
– Vas sur mon site lire l’<en cours> : ce sera plus long qu’une phrase et sans doute l’écran lisse limera-t-il l’œil, mais ce sera infiniment plus précis que ce que je pourrais te répondre – à quoi sert-il d’écrire sinon ?  
(La voix je veux bien mais après, sur une base solide, pour nuancer. Oui, apporter la nuance, indispensable peut-être considérant ce que Cahier est capable de supporter de brutal.)

(Nième et dernière variation sur le sujet)

•

Je ne continuerai pas à écrire s’il n’y avait le déjà-publié, qui me *couvre* en quelque sorte quand j’aligne ici du niais.  
(Toutefois, pour avoir parcouru *Tas IV* dans le dessein d’en refaire la maquette afin que le pdf de *TOUT* téléchargeable sur mon site soit plus propre qu’il n’est en cette partie, je confesse qu’un énorme doute m’a saisi... Peut-être le temps de cesser de lire mes anciennes choses est-il arrivé, et cela au moment même où certaine disponibilité nouvelle aurait pu m’inciter à penser à une anthologie de mon <meilleur>...)

(J'ai, avec *Sous un nœud de paroles et de choses\** puis *Notes* (inédit), traversé ledit tout (dans les deux cas celui d'alors) selon l'axe Objet. Combien imprécis et pédant ce <meilleur> qui lui serait substitué... Et moi pour le distinguer ! (On m'a suggéré de regrouper la philosophie pure, j'ai répondu qu'il n'y aurait pas assez de séquences, car pure elle fut accidentelle le mélange étant mon vœu (à l'échelle du livre bien sûr mais aussi bien à celle des textes eux-mêmes...)))

•

(Avec le recul, toute la phase des Tas me paraît préparatoire. Dater le commencement de *Fantaisies* ? Mais quel <commencement>, de quoi ?)

•

Avec le temps G., esprit et corps, est devenue partie de moi et, je l'espère, moi, esprit et corps, de même partie d'elle  
– nous touchant, nous nous touchons chacun.  
(Pas de rire gras merci.)

(Ce complément sur le toucher aurait dû venir à la suite de la page 7. Précisons qu'il ne s'agit pas de mutuelle annexion mais d'amour.)

•

Celui que prend le texte dans le lecteur étant égal à celui du lecteur au texte en lui, et celui que procure au texte le lecteur en lui étant égal à celui que le texte procure au lecteur, revoir supra aux pages 38-40 les notes sur *ce* plaisir.

•

Ce Velin des Vosges ne m'attire guère.  
(Des Vosges, plutôt des pastilles au miel de sapin.)

•

Certains, se fondant sur les huit livres publiés sous mon nom et une fréquentation du papier plus que quarantenaire, se figurent que "nouveau retraité", soit propriétaire de mon temps, je ne vais pas manquer de projets. Ils se trompent.

Je n'ai aucunement le désir de quitter ma route comme si je l'avais suivie jusqu'à maintenant par défaut, par manque de disponibilité.  
Si je n'avance plus guère dans *Plus avant* ce n'est pas dû à l'épuisement d'une forme, car elle est ou était vouée justement à s'épuiser, mais à celui de mes forces. Il n'y en a pas en réserve pour quelque *autre* ou *autrement*.

•

Dimanche 23 juillet. 21h18

Il y a 3 minutes j'allais écrire que j'attendais que Geneviève, rentrée sur Lyon, m'appelle – et que l'horloge tournant commençait à poindre l'anxiété. L'unique projet que je vois se dessiner est de chercher la forme de l'hommage que je dois à cette femme unique avec qui je vis depuis 39 ans et que je ne crois pas avoir appelée autrement que G ou Ge (vérifier) dans les cahiers qu'elle m'a vu pendant toutes ces années noircir.

•

D'aucun n'étant fidèle portrait possible  
À cause double que son centre inaccessible  
Et le peintre ses pinceaux et couleurs lui-même  
Resteras Ge à l'abri de cette forme de *je t'aime*.

•

J'apprends ce mardi qu'une étoile de mon ciel est morte, une qu'avait voilé un mauvais nuage déjà, qui avait connu l'obscurité – une étoile qui *savait*.

Quelqu'un qui a beaucoup compté.  
Une amitié naturelle entre nous. Née au départ d'une admiration de moi pour lui. Qui a mûri ensuite, s'est réciproquée, via l'échange, les échanges, la compréhension mutuelle.

À 23h28 – cette précision –, je penserai fort à toi  
prêtant de l'importance cette fois à la durée d'un jour  
(et non plus d'une année ; voir page 184 d'*Appendices(s)* version livre).

Je savais distinguer le joueur de l'être profond.  
Mouvements du regard, rire.  
Mouvements du regard trompeurs : soit il cherchait sa pensée, soit son rôle.  
Rire jamais trompeur.  
Être-profond joueur.

Ses inimitiés jamais masquées. Le regard ailleurs – un mépris presque affiché.

JL « a changé de soleil » – la si belle formule de l'admirable K: Kristell.

Ai fait le rêve d'un retour simultané par tout le corps des douleurs qu'il a  
connu (chocs, coupures, luxations, tendinites, crampes etc.) : y aurait-il un  
point muet ? Rêve idiot.

Dialogue avec une voyante (ou « mains chaudes »)  
— Vous êtes gravement malade.  
— Je le sais.  
— Qui d'autre ?  
— Rien que vous et moi – mais deux enfin !

Dialogue avec un ordinaire (ou « mains froides »)  
— Tu as la forme on dirait ?  
— Petite.  
— Tu exagères.  
— Peut-être – mais bon laissons-ça.

La vérité est entre les mains tièdes.

Ai-je, affamé, mangé la consigne « N'y pensez pas... », ou est-ce plutôt  
qu'une réelle poussée se produit dans mon œil et qu'obéissant à l'autre,  
contradictoire : « Soyez attentif [comme vous savez l'être] », je la reconnais ?  
*Double bind* disait-on du temps de ma jeunesse.

12 heures de sommeil par jour et aucune de trop.  
(Qui forme le projet de dormir toujours plus ?)

*Que partagent en profondeur ceux dont la préférence est de dormir sur le dos ?*  
(Un peu développé ce morceau pourrait faire une médiocre entrée des  
*Mauvaises pensées* de Valéry. Il y en a de telles, dont le manque de précision  
fait songer à une amorce. Étonnant tout de même que V. ne les ait pas ôtées.)

Deux jours consécutifs qu'en tout début de sieste me revient en mémoire un  
article du *Monde* sur la sieste précisément, ou plutôt ce moment de la sieste  
où, juste avant de sombrer dans le sommeil, la "créativité" est stimulée.  
Émergeant de la complète du samedi 6, j'ai trié les journaux : c'était dans le  
numéro 24126 de la 78<sup>e</sup> année, soit celui du samedi 31 juillet, celui-là même  
où figure la notice nécrologique de JLP, et il y est écrit qu'Edison, Dalí et  
d'autres usaient d'un même stratagème pour s'empêcher de s'endormir et  
profiter de ce propice état de somnolence N1 très court (1 à 2 minutes) :  
tenir un objet dans la main (grosse clé lourde pour le second, sphères  
métalliques pour Edison) dont la chute réveille.  
Pour ma part je fais la sieste allongé, mains sur le matelas ; je ne risque pas  
de trouver je ne sais quelle solution à je ne sais quel problème. Le moment  
hypnagogique est goûté sans gain – et je pense en outre que bloquer le  
passage de N1 à N2 serait criminel.

Se débarrasser du *Dictionnaire encyclopédique Larousse* en 10 tomes on y songe, puis on ouvre n'importe lequel et on se dit : « N'irait-on dans ses pages qu'une fois tous les dix ans, pour gagner 64 cm ce serait... » (Une édition qui a mon âge qui plus est.)

(Cette dernière parenthèse laisse entendre qu'il s'agirait d'une sorte de micro-suicide : grande stupidité. Peut-être alors ces lignes sur le Larousse servent-elles à ça, non pas dire que je cherche à libérer de l'espace sur les rayons, mais montrer que tout peut faire chemin pour la bêtise ou tracer chemin vers elle.)

#### *Histoire.*

Un artiste (non sans talent) pense qu'une œuvre peut valoir un certain nombre de livres, et il propose à l'éditeur qui a publié un ouvrage dont il est coauteur de lui ouvrir un crédit en échange d'un petit tableau.

Ce dernier accepte ; le deal est conclu, sans paperasse, l'huile de 41 x 33 cm accrochée au mur, les volumes gagnent étagère ou cave.

Mais le jour vient que, vexé parce qu'il croit par impatience quelque sien manuscrit soumis au même éditeur par ce dernier refusé, il juge l'accord initial non honoré (bien qu'il ait été servi selon ses vœux jusqu'alors) et parle de récupérer sa chose.

Entre-temps, la petite toile a été offerte à un associé en partance, lequel, prévenu de l'affaire, prépare cette réponse si l'artiste en vient à exiger restitution :

« D'accord pour te le rendre, mais contre tous les livres qu'on t'a filé. Si ça ne te paraît pas possible, je te propose ça : je coupe ton tableau en deux, te rends la part correspondant aux livres manquants, l'autre je la jette ou la garde sous le titre *Cut XX Painting*. Elle te plaît la solution Salomon ?

Si les choses en restent là, le petit tableau aura trouvé son titre :

*Uncut Cut Painting.* »

Ce chat l'autre jour, sur la route, en sang et secoué de convulsions... (Le choc s'était produit quelques secondes avant. Se sont-ils arrêtés pour l'achever ? Comment ?) Une vision à foutre en l'air la journée.

J'ai commenté dans *Appendice(s)* cette remarque de JLP :

« *Tu ressembles de plus en plus à ce que tu écris.* »

Dans ma belle édition de 1926 du *Cahier B. 1910.* de Valéry, ces phrases en haut de la page 31 :

« *Ce qui m'entoure, ce que j'ai acheté, ce que j'ai écrit, ce que j'ai imprimé, mes enfants, mes livres, mon désordre ou mon ordre – tout ceci me ressemble plus que je ne me ressemble. À plus de stabilité et de figure que mon moment.* »

Le *Scanner de mon crâne\** accroché dans le couloir est tombé hier.

Fort heureux qu'il n'ait pas été encadré sous verre.

(Il y a deux ans peut-être, un dessin de Jean-Luc Parant – un faux de sa main je pense – placé juste au-dessus s'est fracassé au sol, y dispersant, lui, des éclats).

Si c'est un signe, de quoi ? L'image est-elle périmée ?

(L'IRM du 12/10 le dira – ne voudrais pas assombrir deux jours après l'anniversaire de Manuel d'une fâcheuse nouvelle...)

(Écrire « *Entre étronner dur et labourant et couler une tasse de têtards chocolat préfère 2 même s'il faut toujours craindre l'évasion d'un glissant lent. À 0,5 de mon idéal (pas le choléra, que l'on ne se méprenne pas : 1,5.* » n'est pas un indicateur du caractère non fiable de l'imagerie remise au mur ; c'est sous l'effet d'une relecture de *Vaches en demi-deuil...*)

\* Reproduit en page 79 de *Notes...*

\*\* Il paraît que Paul Valéry fabriquait des brouillons après coup pour les vendre...

Pour une partie des nerfs, indispensables les cylindres de mousse jaune. Ils auront bien bloqué, la semaine dernière, le tic-tac de l'horloge non numérique intégrée au compteur électrique placé dans la zone lit du studio <vue mer> que nous occupions sur la côte varoise, ainsi que les ronflements de tous bords, et le soir de notre halte en Drôme sur le chemin du retour, ce fut le chant du coq qui perdit grâce à eux des décibels\*.

Les boules jaunes pour les nerfs ne purent rien en revanche contre certain défaut que présentait le studio sus évoqué. Nous avons baignadé moultement sur les proches plages du Pradet – notre but, le pied nu ou plastifié, et nulle foule plagesque ni méduse dans l'eau ; ce n'est pas dehors donc (encore que le sur-urbanisme entre montagne et eau puât vite fort à nos nez habitués à la pauvre haute Ardèche) que le nuisant se révéla mais *at home* sous la forme d'objets a priori conçus par l'homme pour son confort : des chaises *hautes* (heureusement associées à des tables *hautes* – n'aurait manqué plus que ça !), des couteaux ne coupant pas et ne résistant pas à une chute (*Laguiole Évolution* osent-ils ! – Enquêter sur une éventuelle cession de la marque expliquant l'apparition de ces incapables micro-dents sur la lame réputée...), des appliques de lit sans interrupteur individuel (on arrêtera de lire à droite et à gauche au même moment n'est-ce pas)...

Chaque jour, rentré salé de la bonne eau, le neuropathe sans étiquette que je suis fut saisi par le même doute qui le tourmente aussi en ville : pour ignorer comme il le prouve les besoins du corps et de l'être au quotidien (s'asseoir pour plus qu'un instant, couper quelque chose, éclairer son livre sans gêner son partenaire, etc.) le *designer* est-il bien de nature humaine ? N'est-il pas plutôt un ET assimilé mais hostile ?

(Aborderai-je une autre fois la forme des assiettes à la mode en restauration aujourd'hui, le bol-à-large-col ? Ce serait me faire mal...)

•

De plus en plus il faut avoir le doigt précis pour « refuser ».

•

\* Il existe aussi, pour le jour, et la protection des seules oreilles, plus filtrants qu'obturants, moins chatouillants et, multicolores qu'ils sont, plus moches, des bouchons-bâtonnets. Ils furent non moins utiles ceux-là hier lors de l'interprétation d'*In C* de Riley par Erwan Keravec et ses 20 sonneurs (cornemuses, etc.)

L'imbécile-en-moi, pas oublié par PV\*, je le rencontre à chaque page du *Velin des Vosges*.

•

Ai songé faire un faux *Août 22* sur le modèle du cahier *Août 33* de Paul Valéry. (Pas 11 ans d'écart : 89...)

Ai porté brièvement cette idée conduite par le format de 22 x 17 cm et la reliure à spirale (communs au cahier *Août 33* écrit en partie lors d'un séjour de Valéry sur la presqu'île de Giens et au pseudo *Août 22*, lui bien plus vide, actuel *Velin des Vosges* qui couvre une période plus large que le seul mois d'août) et secondairement par le fait que j'ai baigné dans les eaux varoises il y a peu, et acheté *Août 33* en en revenant (cf. *supra*).

Un même support donc, bien que je compte au moins 74 spires sur l'image peu fiable que je vois de la couverture d'*Août 33* (quand mon cahier n'en compte que 44 – quelle relation entre tel nombre et la pagination ?

(Autour de 91 pages pour le cahier édité de Valéry, pour le mien je ne sais car j'ai arraché – PV profitait-il du type à spirale pour, comme moi, ôter ?).

(Il y avait aussi que *Août 33* (écriture manuscrite en couverture) s'orne d'un sceau chinois (« idéogramme du nom Valéry ») et que j'ai pour ma part mis de côté, dans le dessein de savoir un jour l'écrire sans modèle, Philippe Grand en caractères chinois (tel qu'il apparaît dans l'édition chinoise de *Le monde sur une feuille*...))

Une idée saugrenue qu'enterre définitivement la présente note un peu foutraque. (En outre il ne restera rien de matériel de ce *Velin des Vosges*.)

菲利普·格朗

•

\* « Il y a un imbécile en moi et il faut que je profite de ses fautes. Dehors, il faut que je les masque, les excuses... Mais dedans, j'essaye de les utiliser. C'est une éternelle bataille contre les lacunes, les oublis, les dispersions, les coups de vent... »

Le devenir “rêve” de la “réalité” qu’est-ce exactement, et comment décrire ?

•

« [...] Mais les médecins ont la grande habitude de ne jamais réfléchir. Je l’ai remarqué cent fois. Il y a en eux l’étrange idée que tout est classé, que ce qui manque de nom n’existe pas. [...] Il n’y a pas un médecin qui se fasse une idée de l’homme, fonctionnement d’ensemble... »

Paul Valéry, Cahiers, T I. p. 1447-8. La Pléiade.

•

L’argument de l’âge réel pour disqualifier l’impression, sinon d’être vieux, de vieillir très vite, ne tient pas, pas plus que les statistiques nationales pour juger si untel est mort précocement ou tardivement.

•

Une citation qui aurait eu quelque part sa place dans 20 :

« Ce qui ne ressemble à rien n’existe pas. »

(PV, p. 169 de *Mauvaises pensées & autres*)

•

Ces cahiers étant

c’est, je l’espère, depuis tout ce temps, entendu

« journal de moi » (PV, Cahier XXIII, 8),

je m’y permets des confessions aussi.

Pas dans *Mélange*

pas dans *Mauvaises pensées & autres* :

ce doit être dans *Tel Quel I* ou *II*

que figure cette note sur le suicide que j’évoquais l’autre jour avec un ami et plus particulièrement la mention de cet inattendu « cas purement possible [...] acte à demi fortuit, à demi déterminé » si...

– retrouver d’abord et citer.

Pour l’extrait voici (*Rhumbs*, p. 30-33) :

« Il peut exister un suicide par distraction, qui se distinguerait assez difficilement d’un accident. Un homme manie un pistolet qu’il sait chargé. Il n’a ni l’envie ni l’idée de se tuer. Mais il empoigne l’arme avec plaisir ; sa paume épouse la crosse, et son index enferme la gâchette, avec une sorte de volupté. Il imagine l’acte. *Il commence à devenir l’esclave de l’arme.* Elle tente son possesseur. Il en tourne vaguement la bouche contre soi. Il l’approche de sa tempe, de ses dents. Le voici presque en danger, car l’idée du fonctionnement, la pression d’un acte esquissé par le corps et accompli par l’esprit l’envahit. Le cycle de l’impulsion tend à s’achever. Le système nerveux se fait lui-même un pistolet armé, et le doigt veut se fermer brusquement.

Un vase précieux qui est sur le bord même d’une table ; un homme debout sur un parapet, sont en parfait équilibre ; et toutefois nous aimerions mieux les voir un peu plus éloignés de l’aplomb du vide. Nous avons la perception très poignante du peu qu’il en faudrait pour précipiter le destin de l’homme ou de l’objet. Ce peu manquera-t-il à celui dont la main est armée ? S’il s’oublie, si le coup part, si l’idée de l’acte l’emporte et se dépense avant d’avoir excité le mécanisme de l’arrêt et la reprise de l’empire, appellerons-nous ce qui s’ensuivra *suicide par imprudence* ? La victime s’est laissé agir, et sa mort lui est échappée comme une parole inconsidérée. Elle s’est avancée insensiblement dans une région dangereuse de son domaine volontaire, et sa complaisance à je ne sais quelles sensations de contact et de pouvoir l’a engagée dans une zone où la probabilité d’une catastrophe est très grande. Elle s’est mise à la merci d’un lapsus, d’un minime incident de conscience ou de transmission. Elle se tue, parce qu’il était trop facile de se tuer. »

Pour le confessé voici :

Il m’arrive parfois, regardant la rue d’une fenêtre en étage (soit même pas « debout sur un parapet »), me sentir entré dans une « région dangereuse de [mon] domaine volontaire » et devoir m’écarter pour que le « *pouvoir* [n’induisse pas] au *vouloir* ».

•

Ce 22/09 constate que ma montre retarde sérieusement.  
Modèle de bureau de tabac rural, pour enfant, à bracelet simili bleu roi un peu court changé récemment suite à vide-greniers (1 euro le *genuine leather* noir !).  
On s'en fout mais j'agrée à cette phrase-principe de Valéry (décidément quelle place !) : « Je note ces riens car ceci est vrai à toute échelle. »

•

« Style tardif » ? Vivement *mon*.  
Mais peut-être est-ce lui déjà depuis longtemps, bien avant d'être entré dans l'« âge d'étain\* ».

•

(Bonne dose de *To Be Kind* (The Swans) pour déluser mes neurones.)

•

De quelques pas dans •TAS•, conclus que *Plus avant* ne relève pas du « sublime sénile\*\* ». Dans la continuité, mais quelque rythmique s'est indéniablement perdue, qui m'interdisait les mots inutiles de maintenant.

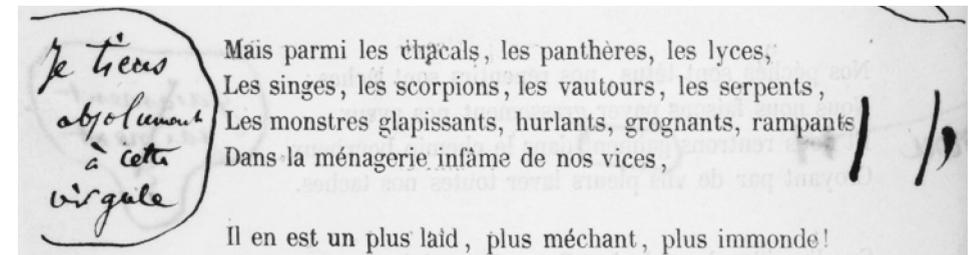
•

« Chez les grands créateurs, la maturité des œuvres tardives ne se compare pas à celle d'un fruit. Elles sont rarement rondes et lisses, mais pleines de rides, voire déchirées ; leur goût n'est pas sucré, et avec leurs épines, leur amertume, elles se refusent à être simplement goûtées [...]. »  
Theodor W. Adorno, *Le style tardif de Beethoven* (1937)

\* J'ai écouté ce matin un épisode du cours sur le « style tardif » donné par Antoine Compagnon au Collège de France en février 2020. Dans ce cours publié depuis (*La vie derrière soi*, 2021), Compagnon citait une étude de George Miller Beard de 1874 sur la relation entre âge et créativité, étude où le neurologue associe sous cet aspect vieillesse (*Tin decade*, entre 60 et 70 ans) à *decrepitas*.

\*\* Le pendant gérontophile dans le récit sur la « dernière œuvre ».

Jean-François Poirier m'envoie cette page des épreuves des *Fleurs du mal* :



Heureuse manière de reprendre contact.

•

Nouvelle idée pour le titre des « journaux » 20-21-22 :  
*Le vent de l'aile*

(L'aile de je ne sais trop quoi, mais ce qu'il fait ce vent irrégulier qui n'a pas (ou pas encore) dans ces pages la puissance d'y *souffler* mais seulement celle d'y *être senti*, comme sa cause désigne, malgré la page 55 *supra*, moins « l'imbécillité\* » à strictement parler que certaine incapacité qui m'éloigne du carnet, tourne les pages légères, ferme les livres imprimés en petits corps et les paupières aussi, qui m'oblige à allumer où allumé ça l'est, ventiler la flamme comme si braise, qui me fait face plus fort dans chaque montée, qui se place devant moi où je devrais courir, ne chasse pas mais plutôt contradictoirement aspire ici les répétitions, repousse dans ma tête ce qui voudrait en sortir peut-être, fait trembler mes jambes sur une échelle, ma main au bout du stylo ou les touches du clavier...)

29 septembre (5 jours après que Pharoah Sanders est décédé)  
(Dans trois mois vraisemblablement l'idée se sera éteinte.)

•

(Vie pratique. Quand un individu te demande de lui dire ce qu'il vient soi disant de t'envoyer, indice d'arnaque.)

\* Laquelle, on se rappelle, Baudelaire sentit passer sur lui le 23 janvier 1862 (*Hygiène* (1887) – il avait 41 ans).

– Je n'ai rien pensé que je ne l'aie écrit.  
– Plus simplement ?  
– Je ne peux dire avoir pensé quoi que ce soit s'il n'en est pas resté quelque écrit. (Si je dis « j'ai pensé que... » sans que telle trace en atteste, cela qualifie l'objet de pensée alors : ce n'était rien de pensé, rien qui se pense, penser n'était pas le bon verbe. Plutôt « Il m'a traversé l'esprit que... »)

(Si je reviens au thème du retraité : sourire-de-bonne-mutuelle,  
« ... au moins un beau voyage par an ! » etc.)

Dans *Gadir* le passage sur les temps du passé : le passé composé comme le seul qui agisse « encore pleinement sur le présent ».  
Le narrateur, Pythéas de Massilia, passablement remonté contre l'idée que le passé simple serait la forme du « passé inaccompli ».  
(Le texte d'Arno Schmidt est d'avant 1949. Une grammaire française récente confirme que l'erreur se perpétue.)

Une image du dernier rêve de la nuit : mon sexe, turgescence tel que je devais l'avoir à ce moment précis du sommeil, pris dans un prisme de quartz bleuté comme un fantôme mais frais dans le minéral qui forme autour de lui une coque de pas plus d'un centimètre d'épaisseur, aiguille cristalline très pure où lui seul est inclus (pas les grelots dessous).  
En haut (vers le gland donc) deux pans, ou trois, ou quatre, irréguliers, (« pyramide » ne me vient pas spontanément) ferment le volume.  
Aucune sensation de lourdeur ou de froid associée à cette matière en plus.  
Aucun usage particulier attaché au gode dans son charmant emballage imitation parfum. Juste une curiosité.  
(Tandis que je note ça me reviennent à l'esprit ces sachets de congélation sous l'évier, d'un même bleu, et transparents bien sûr... Et je repense aussi à certain jeu érotique avec un glaçon long, auquel il se peut que j'ai — repensé la veille du rêve... *Cristal*, du grec ancien κρύσταλλος, *krústallos* = glace — mais alors tout serait trop simple...)

•  
« [...] on est toujours trop paresseux pour penser correctement.  
Remplacer >on< et >toujours< par >je< et >déjà< » [Philostratos]  
Arno Schmidt, *Enthymésis ou C.j.v.h.*, dans *Léviathan*, 1949  
(trad. en français Christian Bourgois Éditeur, 1991, p. 86)

Nul problème avec *on* et *je*, mais Monsieur Schmidt (ou Monsieur Riehl peut-être ?), comment ici *déjà* vous paraît-il substituable à *toujours* ?

•  
Nouvelle idée de titre pour les journaux 20-21-22 : *Puis feu bas*.  
Ou plus simplement *À feu bas* ?

•  
[...] Il y aurait donc ce qui se voit et ce qui ne se voit pas : un déficit de la vision ne se voit pas, une dent cassée si. (J'admets qu'un coefficient de mastication à la baisse justifie mieux un remplacement (ici une *artificialisation* de la denture) que la diminution du pouvoir chauffant d'un gilet de laine mité. Il y a aussi que du noir en bouche quand on sourit est pire qu'un fragment de salade ôtable entre la 13 et la 15.)

•  
La veille d'un IRM cérébral/médullaire faut-il goûter d'ignorer encore ?  
Est-ce vrai qu'il m'est indifférent qu'il ait le visage doux du « rien de suspect » ou un plus violent mais qui lève le doute ?

•  
Les images de mes cerveau et moelle ne montrent aucune anomalie.  
Un ami qui s'est inquiété du résultat des examens du 12 me rapporte ce commentaire de sa compagne à ce propos : « C'est pas parce que Philippe a rien qu'il a rien. » Paroles d'autant plus douces à mes oreilles qu'il me les assure exemptes de sous-entendu sur quelque hypocondrie à laquelle je serais en proie.

Au train où va la cause féministe n'entendrons-nous pas bientôt réclamer la libération des Danaïdes ?

(Elles n'étaient pas un peu gourdes ou cruches, les filles de Danaos, pour qu'aucune des 50 n'ait songé à calfater le tonneau ou étancher la jarre ? Et où allaient-elles donc puiser l'eau les châtiées ? La sécheresse ne sévit-elle donc point aux Enfers ? Et quel était l'enjeu : *on-arrête-quand-c'est-plein* ?)

•

À continuer à écrire et gratter des bois pourris pour aucun (pas même moi pour incarner personne), je suis une fille de Danaos, je suis le fils d'Éole. (Il manque peut-être cependant une dimension au mythe : le plaisir. Verser encore et encore et constater que ça ne remplit rien, pousser Sisyphe son caillou et voir comme il préfère débarouler plutôt que rester là-haut... (suit-il la pente d'accès ou tombe-t-il de l'autre côté de la colline ? Vérifier la géographie du Tartare).)

•

Extirpée du tiroir l'épaisse chemise À GARDER, j'ai parcouru la masse de feuillets sans que *trier, saisir et mettre en forme la sélection* s'impose à moi comme une réponse nette à *Pourquoi ?*, sans qu'*aujourd'hui* fixe un terme à *Jusqu'à quand ?*

Je remets à demain – ou *un* demain – la tâche, car bien qu'il ne s'agisse pas là de brouillons uniquement, il est certain que le contenu de la pochette n'est pas destiné à quelque autre que moi, chercheur ou descendant quand je ne serai plus : c'est à moi que j'ai demandé de garder, et au-delà du fétichisme que trahit sans doute la conservation de la plupart de mes cahiers originaux, il y a une raison à cela – qu'il me reste à identifier en ouvrant à nouveau le paquet.

•

Si *Nouure* fut le premier rassemblement que j'ai conçu, ou, pour mieux dire, si des textes un jour furent rassemblés sous un titre\*, je suis allé un peu vite en décrivant par la suite cet ensemble comme <mon début>. Il y avait eu des choses avant, entre la fin des années 70 et les toutes premières de la décennie suivante, tentatives plus ou moins abouties bien que conduites, pour certaines avec acharnement, qu'à deux ou trois exceptions près je n'ai pas intégrées à mon premier « tas ». Ce sont ces écrits de jeunesse que dans l'hiver je vais examiner.

Je les ai sûrement gardés au prétexte qu'ils forment *l'avant-début* (40 ans et +) et qu'en eux déjà *j'étais*\*\* , mais je n'ignore pas qu'il y a des choses que l'on garde uniquement pour les garder, sans intention qui les concerne, les garder et un jour ou l'autre les *re-garder*...

•

On croit vider sa vessie et on l'amorce plutôt...

Qu'en est-il, sous ce jour, pour la tête ?

(S'agissant de la mienne, suis dans une phase où le peu qui en sort l'évacue sans reste et où elle n'est guère lancée par ce qui y entre.

La règle jusqu'alors était plutôt ce qui pour la vessie usée est devenue exception régulière.)

•

Petite, reste mouche.

Point noir inerte était.

\* Lequel fut d'abord *Dans ce qui s'amoncelle* (voir là-dessus la page 6 de l'inédit *Copeaux*, et « Les cinquante titres de *NOUURE* (1984-1989) et pourquoi » dans [*Nouure*], la version publiée en 2015.

\*\* Ado me dévidant tantôt en explorations de pure logique sur des paires de notions opposées (présence/absence, etc.), tantôt en violents poèmes à la fois surarticulés et désarticulés syntaxiquement, sous l'aspect de l'abstraction j'y étais, davantage qu'*en partie, en excès* si l'on peut dire. *Hm* : sous ce même aspect suis-je bien certain d'avoir été moins moi à mesure que j'avais en âge ? Bien sûr que non.)

Beau concert privé dans un bled paumé de nord Ardèche.  
Un Américain au banjo amplifié et quelques pédales. Turner de nom.  
Lui ai parlé après de Paul Metzger, et lui, saisi : « *Tu le connais ?* »  
Il jouait dans l'ancien atelier de feu mon oncle cordonnier\*, là-même où des années auparavant (une cinquantaine), pour avoir mal manipulé une semelle enduite de colle en attente, mon père m'avait baffé.

Très peu d'occurrences de tel châtiment ; je les compte sur les doigts d'une main, et même d'une de menuisier imprudent.  
Une autre marquante : la fois où, au Géant Casino de Monthieu à Saint-Étienne, je m'étais fait coincé pour avoir soit consommé sur place quelque friandise soit falsifié un prix – quand les étiquettes auto-collantes n'étaient pas pré-découpées et faisaient foi en caisse (c'est-à-dire bien avant le *barcode*), je m'étais fait, pour un temps court, spécialité de cette tricherie). C'était en 1975, peu de jours avant un concert de Genesis au Palais des Sports qui me fut interdit en punition supplémentaire mais auquel finalement j'assistai (j'ai encore le ticket : "2 mars 1975"), dernier concert du *Lamb Tour* [*The Lamb lies down on Broadway*] devenu mythique car ce fut aussi l'ultime du groupe avec son âme, Peter Gabriel...

J'ai donné deux •TAS• à de jeunes lecteurs ; j'avais presque leur âge quand j'ai écrit la première page du *Tas III* par lequel s'ouvre ce deuxième livre publié. Le mâle des deux en est très curieux – depuis presque 4 mois. (J'attends par mail son *Chant des Roches* en A4 PDFé.)  
La lectrice quant à elle, beaucoup plus réactive, n'a lu encore que la première page, à voix haute devant son ami – et il semble que l'un et l'autre se soient interrogés : « Parle-t-il là de son rapport à l'écriture ? »  
Au détour de la conversation « oui » ai-je confirmé.  
Mais relisant cette page je confesse que cette « Aile-qui-tout-calme » par quoi s'achève le premier texte me reste un peu obscure... J'ai ma petite idée sur l'oiseau dont il s'agit, mais son irruption m'a paru là brutale, si c'est bien lui. Rien dans les notes, et je tremble trop sur une échelle pour songer à aller dans le placard regarder s'il n'y aurait pas un brouillon éclairant...

\* Sur la cordonnerie voir la page 183 d'*Appendice(s)*, où j'aurais dû glisser ce passage des *Chroniques* de Clarice Lispector : « [...] écrire beaucoup et souvent peut corrompre la parole. On protégerait mieux celle-ci en vendant ou fabriquant des chaussures : la parole resterait intacte. Dommage que je ne sache pas faire de chaussures. »

(Mais n'ai-je pas écrit plus haut « Peut-être le temps de cesser de lire mes anciennes choses est-il arrivé ? » ? Et cela ne devrait-il pas concerner aussi la chemise À GARDER ??

– Non, en lire le contenu je me l'autoriserai, et même uniquement cela – mais une fois encore et ce sera tout. « Trier, saisir et mettre en forme la sélection » : j'efface cette tâche devant moi.)

•  
Une préconisation était à poil et moquée quelque part plus haut, maintenant masquée d'ici par des feuilles de lignes : "*Se sevrer des excitants*".  
Une voix l'a faite sonner à nouveau ce matin à mes oreilles, matin d'un jour où les <symptômes> auront été particulièrement nombreux et dynamiques, et je suis prêt cette fois, charmé par ce qui m'a paru de la compétence, à la suivre. Après le passage au déca, reste maintenant à trouver le whisky sans alcool. (Mais je ne pourrai renoncer à tous les poisons d'un coup.)\*

•  
– *Ça va ?*  
– *Il faut bien tout.*\*\*

•  
[Complément à la page 32]  
En page 29 de *Jusqu'au cerveau personnel* je lis : *Idéal* (Valéry).  
J'aurais dû aussi écrire : *Idéal* (Pasolini).\*\*\*

\* Mon médecin généraliste vu le lendemain m'a même recommandé d'y aller *mollo* pour que ce ne soit pas contre-productif, que + ne perde pas sa verticale.

\*\* Locution nominale belge.

\*\*\* Extraits d'une interview de Pier Paolo Pasolini à l'occasion de la sortie de son film *Porcherie* (1969) : « PPP – Par réaction à la culture de masse, je fais des films plus difficiles, inconsommables. Q – ... mais alors qui s'adressent à qui finalement... PPP – Je ne sais pas. Je m'adresse à vous. Je m'adresse à un homme ou une femme, à quelqu'un qui est comme moi. Pas moi-même – c'est rhétorique de dire qu'un auteur écrit ou fait des films pour soi-même, c'est un mensonge. Je parle avec un autre que moi... Q – Un autre indifférencié ? PPP – Oui, c'est une sorte de spectateur idéal, que je considère très intelligent, cultivé, et avec lequel j'ai un dialogue démocratique. »

Ou encore cet extrait d'un entretien avec Nourredine Saïl réalisé à Rabat le 7 juin 1974 : « PPP – Je fais mes films [...] pour un spectateur qui est exactement comme moi, un spectateur idéal, qui n'existe pas, qui est abstrait – mais qui est comme moi.»

•

Tu me demandes des nouvelles des voisins du dessus ?  
Sache alors qu'au 5<sup>e</sup> étage certains objets durs sont glissants,  
qu'ils le deviennent davantage semble-t-il quand la nuit est tombée depuis  
quelques heures déjà, et plus particulièrement à l'ouest.\*

•

Ayant appris d'un livre (de Lionel Naccache ai-je pensé, mais vérification  
faite non), à mon grand étonnement, que la femme et l'homme ne sont pas  
égaux devant la perception des couleurs, et plus précisément que la première  
perçoit des nuances de vert que le second confond, ce jour que l'herbe était  
particulièrement verte, j'ai tenté d'imaginer la procédure expérimentale  
ayant établi cette inattendue différence intraspécifique. En vain.  
(Me représentais un jeu de tablettes diversement colorées à distinguer ou au  
contraire regrouper comme mêmes, mais étant mâle moi-même, comment  
colorer comme différentes des nuances identiques, sauf à me fier à des  
pourcentages théoriques de CMJN... Enquêter.)

•

31 octobre. Drôme.

Passage chez l'homme au ohmmètre déjà évoqué *supra* page 28.  
Suite à un toucher des plus fugaces en quelques points du corps comme  
choisis au hasard, la « barrière variolo » devrait s'effondrer dans les 21 jours,  
non sans avoir éventuellement regimbé... (Après celles de Lyme et de Pfizer  
c'est la troisième « barrière ». Même s'il ne m'en coûte que 30 euros à chaque  
fois, j'espère que leur nombre n'est pas illimité, d'autant que je ne vois pas  
d'amélioration spéciale suite à ces séances dans la cabane.)

•

\* Leur ai écrit un mail vantant la solution tapis, puis suis parti une semaine.

Au retour, relève pas fier qu'aux prises suis avec le paradoxe stupide d'avoir à chercher à  
entendre pour vérifier qu'il y a, à entendre, moins.

(Plus tard) Plus de doute : ça glisse toujours et tombe toujours sur du dur. Mais peut-être  
y a-t-il quand même moins de mains.

*Je n'ai pas un moral à couper au couteau.*

Je comprends bien ce que ma mère veut dire (*Je n'ai pas le moral*), et c'est  
l'essentiel, mais l'image est obscure : pourquoi irait-on "couper" le moral, et  
serait-il "bon" en tant que ferme, "mauvais" en tant que mou ou au contraire  
trop dur pour la lame (en l'occurrence ce n'est pas parce qu'il est *d'acier* que  
le moral de ma mère *n'est pas* à couper au couteau...).

Ce qui dispense de s'interroger plus et engage à se contenter du compris,  
c'est que dans la langue de ma mère, brouillard et moral se sont confondus  
(sans doute le premier l'a-t-il de toujours *plombée* comme nuage masquant  
l'azur et dans lequel *on est*), et que l'expression métissée qui en est résultée  
s'accompagne d'une intrigante et contradictoire tournure négative.

*(Je n'ai pas un moral qui soit comme le brouillard, à couper au couteau  
bien que par ailleurs*

*Le brouillard me plombe, associé qu'il est au gris.*

Convientrait mieux alors : *J'ai un moral à couper au couteau.*

(Une brume légère n'est pas dite à couper au couteau, pour autant on ne dit  
pas d'elle qu'elle *n'est pas* à couper au couteau...)

Un moral qui n'est pas à couper au couteau, c'est tout simplement "le"  
moral, que l'on n'a pas.)

•

« Pour léger subject qu'on luy donne, elle [mon âme] le grossit volontiers et  
l'estire jusques au point où elle ait à s'y embesongner de toute sa force. Son  
oysifveté m'est à cette cause une penible occupation, et qui offense ma santé. »  
Michel de Montaigne, *Les Essais*, livre III, III « De trois commerces », 1580

•

« Dire son âme exacte, réfléchir ses divers courants de pensée dans le miroir  
trop net de l'écriture, la tâche est illusoire. Autant vaudrait raconter le  
Tourbillon, décrire le vent hasardeux. »

Paul Valéry à 19 ans, cité par Henri Mondor

Rien de mieux que les images pour s'endormir, je veux dire celles qui veulent bien venir et se succéder sur l'écran intérieur\*. Sauf que ça ne marche toujours, qu'elles viennent ou aient l'effet escompté. Parfois on prend une fugace volute de couleur\*\* pour le signe avant-coureur ou l'amorce d'un afflux massif, une autre luit un instant à la limite du champ, puis encore une se tord de l'autre côté, puis – c'est tout – on attend – rien, rien ne prend – et l'on se résout à suivre pour la dissolution de la conscience les nuances du seul noir.

D'autres fois au contraire ça vient très vite, et nombreux, et même ça se bouscule ça s'emballe – mais le venu ne colle pas, quand même d'une immense variété. Ainsi l'autre nuit il s'agissait de pièces mécaniques ou électroniques comme il en existe des milliard que l'on n'a pas vues. Elles se présentaient sous tous les angles de vue possibles, toutes différentes, toutes affreuses dans leur beauté technique. S'il vous plaît images, disparaissent, ne m'empêchez pas de trouver le sommeil...

D'autres fois encore, pour le même effet contraire au recherché qui est celui qui là m'intéresse (le maelstrom en fondu enchaîné qui nous embarque on n'en peut dire), c'est de l'humain qui défile, de la partie d'humain : visages\*\*\*, yeux... La même semaine par exemple, j'ai eu une longue série d'yeux en noir en blanc, très beaux, mais tous ces détails figuraient petits dans un grand noir tournant – vignettes-de-catalogue-de-photographe que je ne pouvais agrandir, désespérément lointaines ; d'un autre type, mais des pièces à nouveau. Disparaissent !

\* En aucun cas appeler une image-souvenir : ça pique le penser.

\*\* Virgile Novarina m'a signalé une source intéressante sur le sujet : L.-F. Alfred Maury, *Le Sommeil et les rêves, études psychologiques sur ces phénomènes et les divers états qui s'y rattachent, suivies de Recherches sur le développement de l'instinct et de l'intelligence dans leurs rapports avec le phénomène du sommeil*, 1861. J'y relève ceci : « [...] des flammes, des couleurs, des lignes sinueuses et éclairées, des formes mal définies. [...] Purkinje a remarqué que les images fantastiques sont d'abord des nébulosités vagues, au milieu desquelles apparaissent souvent des points brillants ou obscurs, et qui déterminent, au bout de quelques minutes, des stries nuageuses, errantes. Burdach déclare n'avoir vu fréquemment, dans l'état intermédiaire entre la veille et le sommeil, que des formes indéterminées. »

\*\*\* Du même Maury : « [...] La plupart des portraits que j'ai vus dans mes hallucinations m'ont semblé être purement de fantaisie ; quelques-uns m'ont cependant offert distinctement les traits de parents, d'amis, de personnes de connaissance ou de gens que j'avais rencontrés. [...] Quelques-uns de ces portraits, qui ne se rapportaient à aucune personne à moi connue, se sont fréquemment montrés à mes yeux [...] »

Je reviendrai plus loin sur ce sujet du portrait hypnagogique.

Allongé sur le dos à 13h30, ai joué (jeu oculaire mobilisant le cerveau, lequel dernièrement l'imagerie a donné intact – ??) à faire disparaître les détails du plafond de <frisette-à-paréidolies>\* à 3 mètres du lit. Résultat mitigé : ai effacé 2m<sup>2</sup>, mais très fugitivement (2 secondes, peut-être 1 seulement, soit le temps de vie de l'infusoire selon la page 33 de *Scènes de la vie d'un faune* d'Arno Schmidt (*Aus dem Leben eines Fauns*, 1953), infusoire (*Colpoda cucullus*, O. F. Müller, 1786) dont on voit en couverture du présent livre diverses phases de reproduction et développement... (dessin de P. Lackerbauer (1823-1872)) Pendant ce court instant un grand (80 cm) visage de garçonnet\*\*\* devenait – rien qu'un pan vide uniformément beigasse...

•  
À propos du “garçonnet”.

L'écartement des yeux proportionne le visage entier, intégrant ici tel défaut de planche comme ombre de menton ou pavillon d'oreille.

Les iris, puisqu'il s'agit ici d'eux plus que d'yeux, noirs, déterminent pour l'ensemble un éclaircissement particulier qui conditionne ce qui peut apparaître (la figure peut ainsi être sur-exposée ou sous-exposée, etc. alors bien sûr que le plafond lui-même est sombre).

\* Voir p. 75 de 20, et pour une reproduction\*\* p. 113 de *Notes à entendre et voir* (les deux étant inédits, je renvoie à mon site).

\*\* Reproduction du *plafond*. Si certaines paréidolies sont photographiables, d'autres ne le sont pour la raison que permises par un défaut de la vision. Le “garçonnet” du texte, personne ne le voit sur une image : il faut être très myope, avoir un trou dans la rétine de l'œil droit, et quitter ses lunettes. (J'ai fait passer le “test du plafond” à G. Verdict : ni gamin ni vieillard ni rien, aucun visage.)

(La reconnaissance d'une forme ou figure ne dépend pas seulement (dans les cas où elle ne va pas de soi “statistiquement”, cf. Rorschach) de la faculté “imageante” mais aussi de l'état des organes de perception.)

Je case ici un autre exemple de sujet non-photographiable.

Tant qu'il est « sous sortilège », un zombie n'apparaît pas sur une photographie de lui. Personne sur l'image, bien que le “sujet” ait été saisi plein-cadre. L'ethnologue Philippe Charlier en a fait le surprenant constat en Haïti en 2015, comme il le relate dans une enquête sur les « morts-vivants » publiée en 2018.

\*\*\* Identification à rebours de l'éprouvé lors d'un précédent allongement au même endroit (20, *idem*).

(Sur les paréïdolies encore)\*

Je serais développeur, je concevrais un logiciel permettant d'en fabriquer, des paréïdolies, de "paréïdoliser" tel ou tel visage à sa guise.

– La perception d'une figure ou d'une forme dans l'agencement accidentel d'un matériau naturel me paraît comparable à la perception du sens dans un texte pensé.

– Ne vois-tu pas que, la notion d'"écrit naturel" étant logiquement fragile autant que celle de "paréïdolie fabriquée", tu compares l'incomparable ?!

– Si, mais je le fais par le truchement d'une distinction, sens/figure, pondérée laquelle par un commun "cela produit *cela* en moi" – et la logique dépasse la logique.

•

On peut photographier un morceau de réel, pas ce que l'on perçoit de lui. (Je rêve de montrer à autrui une image, non pas de ce qu'il voit, du visible objectif, mais de ce que moi je vois, une image correspondant à comment je vois\*\*.)

•

La croûte du succulent pain au chocolat de la boulangerie Antoinette (rue Hyppolite Flandrin à Lyon) s'orne de fondants petits cancers de la peau qui, eux, tombent tout seuls si l'on n'y prend garde, et pour tacher.

•

De plus en plus nombreux, mes morceaux, à pouvoir être rangés dans la catégorie "prose ordinaire"\*\*\*.

(Un *PO* pour les distinguer ? Inutile maintenant, ils dominent.)

•

\* Voir 20 (p. 29-31, 75) et *supra*.

\*\* Existerait-il *peindre* pour ça ? Non.

\*\*\* Peut-être l'« horizontal » qu'évoque Charles Reznikoff dans sa lettre à Albert Lewin de mars 1932 (dans *If*, n° 16, 2000). Il y a aussi cette formule : « [...] chaque jour vide la vessie de ta tête. » (Sur la paire vessie/tête voir *supra* p. 63.)

Allongé (sous le <plafond-à-paréïdolies> (encore), avec la sensation désagréable de mon pull remontant sur ma nuque (désagréable en ceci qu'elle m'évoque la "main au collet" (ainsi sans doute me suis-je déjà senti tenu) et aussi ce moment, quand on ôte un pull justement, où ses fibres paraissent *faire velcro* avec d'autres dessous lui)), cette réflexion me suis fait : être allongé ne supprime pas forcément le désir ou besoin du corps d'être allongé.\*

•

Dans *Appendice*, cette auto-description :

« Égocentré non narcissique. »

Serait-ce l'inverse ? Qui le pourrait et voudrait dire au nom de sa science, je ne le fréquente pas.

Aussi bien se peut-il que je ne sois rien de ça...

•

(Pure *PO*.)

À l'explosion des défaillances cette semaine du 11 novembre, je cherche une explication, mais, tant les multiples causes possibles sont indémêlables et tant leur compatibilité est mystérieuse, en vain.

Je me retrouve avec deux listes :

A. Les attouchements du naturopathe (voir *supra*), l'arrêt du Rivotril (pris à très faible dose, mais benzodiazépine !), la réduction drastique de ma consommation d'alcool, la cure de magnésium tout récemment commencée, Novembre...

B. Nouveaux acouphènes, vision de près exécrable, baisse de la sensibilité à la lumière (*la bougie ne vaut plus un cadela*), tremblements plus forts, instabilité et maladresse plus grandes, douleur à l'aine (après avoir marché, et plus particulièrement en ville où mon pas diffère (pressé de fuir tous ces martiens !)), douleur au cou (au lit, et bizarrement pas au réveil mais au coucher), "grain de beauté" qui me chatouille (pas une pépite de chocolat celui-là, un « pas bon »)...

\* Si être quelque chose ne supprime pas (c'est-à-dire plus) le désir ou besoin de l'être (et on pourrait remplacer ici *être* par d'autres verbes (*dire, écrire...*), *chose* par autre chose (*part, un...*) et associer les verbes correspondant...), c'est qu'il existe en quelque sorte des crans ou des degrés dans le besoin ou dans les actes, comme s'ils étaient des volumes comblés uniquement en surface, pas en profondeur.

•

– *Dis l’auteur : sous couvert de catégorie PO inventée tout exprès dirait-on, ne nous fourgues-tu pas tes maux comme s’ils devaient intéresser outre toi ?*

– Depuis le temps tu devrais savoir ça Cahier : que je ne choisis pas pour toi, que je ne t’ai jamais pensé justifié à n’accueillir que du filtré, l’intime arrêté avant toi ou par toi – que tu dois prendre tout ce qui vient et comme il vient. Ta mission est celle-là, pas celle de retenir uniquement l’« outre moi », du pensé qu’autrui pourra reconnaître comme sien ou au contraire contre lequel il dressera son pensé, appelé par la lecture, ou du littéraire de large spectre dont il pourra goûter les subtilités, la densité, les défauts etc., mais ceci à l’abri de la sordide réalité corporelle de l’« auteur »...

Mais soit : j’entends et me surveillerai. Moi aussi mon corps m’ennuie...

•

Que je laissais allumé (pour une semaine en continu), je l’aurais vu si j’avais vu mieux, si j’avais perçu la lumière comme lumière (ce qui ne signifie pas que je n’aurais pas, au moment où j’ai quitté la pièce, perçu l’obscurité comme obscurité). Le plus grave là-dedans reste le gaspillage.

•

« On avait l’impression que les objets avaient acquis soudain un sens, et voulaient prouver que toutes choses au monde n’avaient de signification et d’importance qu’en raison de leur rapport avec les hommes et quand elles devenaient partie intégrante de la destinée de ceux-ci. »

Cette relation idéale aux objets que décrit ici Sandor Marai (dans *Les braises*) et qui justifie après coup qu’on ait choisis ceux-là précisément qui sont autour de soi, je la vois pour mon compte évoluer vers l’évanouissement de ce qui était leur sens jusqu’alors. Ces objets qui me paraissaient faire « partie intégrante de [m]a destinée » ne sont pour rien dans la rupture : c’est moi, c’est en moi : c’est moi qui les ai comme chassés de moi, ou moi qui suis sorti d’eux. À mon insu.

Fort intéressante émission radiophonique sur la note infrapaginale. Je trouve le contact de l’universitaire invitée, lui écris pour lui proposer de découvrir sous mon nom une pratique littéraire contemporaine où son objet d’étude joue un grand rôle – pour finalement buter contre un évident manque d’enthousiasme.

La note n’est-elle plus d’actualité pour Sarah ?

Déçu – car certain d’avoir de riches pièces à “verser au dossier” – j’hésite à insister. Vais-je lui demander une adresse à laquelle expédier gracieusement quelques exemples de l’usage (massif) que je fais de la note, et cet ouvrage (*Éric Bourret - Montagne au carré*, Fage éditions, 2004) où figure l’article critique uniquement constitué de notes dont je suis très fier ?

(J’hésite à insister, car qu’ai-je à y gagner sinon, peut-être, un jour, de quoi satisfaire ma seule ambition : « Être cité, apparaître en note.\* » ?)

•

Quand on n’a guère envie de se laisser envahir par des sujets du monde ou l’esprit d’un autre, ce qui advient quand on lit, mais que pour autant on ne veut pas encore du retrait qu’offre le sommeil, que la tête demande encore à « s’embesongner », quoi de mieux que *se lire* ?

Nulle intrusion alors : quelque chose *entre*, oui, mais plus exactement *rentre*, reprend ou retrouve sa place en soi, avec elle ou sur elle rapportant du séjour dans l’extériorité une sorte de patine : on est entre soi, ou dans cette partie de soi que le langage a ouvert à autrui.

Peut-être n’écrit-on que pour bénéficier de ce mode assez silencieux et doux de relation au dehors dont je ne connais pas d’équivalent...

\* Voir *Un tourbillon fade* (inédit). J’ajoutais à la suite : « Ne pas croire qu’elle soit modeste [l’ambition] : un livre n’existe pas, une œuvre pas – elle ne fait au mieux que colorer en quelques-uns un petit carré de l’esprit (et cette couleur n’a pas beaucoup de manière de s’indiquer). »

Satisfaite, elle le fut une fois, par Jean-Luc Nancy, et voilà cette note dans la version portugaise du chapitre « ...Devait être un roman... » de *Demande. Littérature et philosophie*, (Paris, Galilée, « La philosophie en effet », 2015) :

« “Escrever é ler onde não há nada” escreve Philippe Grand<sup>5</sup> »

5. *Tas II*. Marseille: Eric Pesty Éditeur, 2006, p. 126.

(Je confesse avoir pensé pendant un moment que cette citation avait inspiré à Giorgio Agamben cette phrase dans *Le feu et le récit (Il fuoco e il racconto)* : « Un poète a résumé une fois sa poétique dans la formule : “Lire ce qui n’a jamais été écrit”. » Il est évident pourtant que ce ne sont pas mes mots... (La « formule » serait-elle de Cesar Vallejo ? Il est en tout cas certain que Walter Benjamin emploie ces mots mêmes dans son article « Sur le pouvoir d’imitation » (Œuvres II, Gallimard, 2000, p. 363).)

•

Dans la famille Acouphènes, j'avais *Gryllus campestris*\* (plutôt que *Nembius sylvestris*, plus solitaire – dans les deux cas charmante compagnie) et *Culex pipiens*, qui m'empêche de percevoir un "danger" de l'été. Depuis cette semaine je possède aussi *Phase d'extinction du poêle* (mais le circulateur ne s'arrête pas).\*\*

•

### Enthousiasme

c'est ainsi que j'ai d'abord écrit  
j'ai pourtant longtemps regardé le mot, circonspect, me demandant vaguement comment on pouvait bien prononcer *tiasme* zjasm, et essayant même, comme hébété, une autre place pour le *h* et ainsi que j'ai laissé

– jusqu'à vérification plus tard, et pas en moi, en mobilisant mon critique cortex pré-frontal, non : sur le Net, et après envoi des quelques lignes qui plus est !

Dire qu'il y a très peu dans mon métier je *corrigeais* !  
Ce n'est donc déjà plus uniquement d'enthousiasme que je manque...

•

(*Insinuer. Perler.* Penser à utiliser ces très beaux verbes.)

•

\* Voir *Jusqu'au cerveau personnel* (p. 194) et *Appendice(s)* (p. 104).  
J'ai toujours suspecté un médicament pour (contre) la douleur dentaire de m'avoir refilé cette carte. Je n'étais pas désireux de jouer... (L'ototoxique présumé a pour nom Toprec.)  
\*\* Ai écouté, le soir même où j'écrivais ces lignes, le bruit du véritable circulateur. Sifflement continu bien proche de la fréquence Grillon, mais en moins riche.  
Je conclus de beaucoup préférer le type insecte.

Allongé dans le noir de la nuit.  
Pas une lueur, pas un visage, pas même un cliché de bielle ou de bâtiment.  
Et ça respire à côté, « de fort à très fort », ça ronfle à côté...  
*Les voies ? ..... La position ? ..... Le pharynx ? .....  
Toucher/bouger\* ? ..... Boucher ?  
Bouchons !  
Debout !  
Où sont sont là, rouler-pincer-insérer – retour au lit.*

Allongé dans le noir, fermé des yeux et des oreilles  
– et voilà que par une chaude nuit d'été du pré montent et passent la fenêtre les douces stridulations de grillons...

•

(Le passage à la position horizontale occasionne divers glissements et mouvements dans les organes et viscères – au point qu'on se demande comment tout tient dedans, qu'on soit debout ou allongé.  
(*Hm. Ai refermé trop vite mon Schmidt en cours\*\*...*))

•

(Heurtée par mon bras la "pépite" est tombée\*\*\*.  
Zone beaucoup moins sensible depuis.  
Révision du diagnostic le jour de l'« exérèse du naevus » ?)\*\*\*\*

•

\* *Secouer* non, je ne me le permettrais pas.  
\*\* *Brand's Haide*.  
\*\*\* Voir plus haut pp. 70 et 71.  
\*\*\*\* « Mes doigts sont enflés. (Apparemment, tout journal est un journal à la Thomas Mann. "Ce matin, j'ai eu une légère diarrhée. [...]". » – Railler T. Mann, c'est *trop* facile comme exercice !) » C'est à la date du 6 mai dans le journal d'un seul mois de Péter Esterházy publié en 1995 dans le n° 13 de *La main de Singe* (« Un mois de mai »). (Les 1<sup>er</sup>, 2, 3 et 4 mai Gombrowicz s'est vu punir pour les 4 « Moi » de son journal de 1953.) Dommage qu'on ne puisse lire en traduction française le dernier livre d'Esterházy, paru en hongrois en 2016 quelques mois avant sa mort d'un cancer du pancréas : *Hasnyálmirigynapló*. Sans doute ce « Journal intime du pancréas » dépasse-t-il le suspect exercice de style...

« Tendance je vois (pas nouvelle chez toi cependant) à compenser le côté “*Dies Diarrhoae*” (Beckett), à orner la crotte de fausse érudition, dorer l’ordure pour faire passer – à la façon d’un Monsieur Mangetout se paraffinant le gosier avant d’ingérer bicyclettes ou téléviseurs... »\*

•

La pertinence du conseil varie-t-elle selon son origine ?  
Le suit-on plus s’il émane d’autrui ? Plus au contraire s’il vient de soi ?  
L’auto-conseil n’appartient-il pas à la sphère de la décision et pour cette raison ne perd-il pas, à se formuler comme tel, à revêtir la forme du conseil, son origine justement, n’est-il pas conseil d’un <à demi autrui> ?  
Ne sais – mais puis dire que l’auto-conseil de ne pas garder dans ces pages ce qui me peut faire mal, je lui oppose que leur nature est d’accueillir, qu’il est trop tôt pour supprimer. Aussi longtemps que s’écrit *Plus avant*, aussi longtemps qu’il restera privé ou semi public, nul besoin de modifier ses mission et teneur car je ne souhaite pas tenir parallèlement quelque *journal des bottes*\*\*.

•

(Sur le portrait hypnagogique.)  
Mention a été faite plus haut de ces visages qui défilent en soi juste avant l’extinction de la conscience dans le sommeil.  
Portraits « de fantaisie » écrit Maury, figures construites ou recomposées à la manière d’un portrait-robot par l’imagination à partir de fragments inconsciemment mémorisés et ne correspondant aux traits d’aucune personne connue. – Soit. Mais visages d’aucune personne existante ?  
J’ai tendance à penser que, considéré le nombre d’humains vivants ou ayant vécu et admis que la réalité dépasse l’imagination, ces visages imaginaires que l’on ne reconnaît pas sont néanmoins ceux de personnes réelles, du présent ou du passé. (Tout comme ces visages que certaines applications proposent de construire. (Me documenter.)

•

\* Note de Cahier.

\*\* Déjà dit, il y a plus de 20 ans (voir *Fantaisies*, p. 98). Le *journal des bottes* était le journal secret de Tolstoï (ainsi baptisé par son fils car c’est dans ses chaussures qu’il était soustrait à la vue de sa femme).

*Au seuil du sommeil : entrer...* Pas d’images hier, mais chose visuelle nonobstant, en mouvement devant moi, occupant tout le champ [yeux ouverts ou fermés le même !]. Effet du lâcher-prise ou événement neuro-chimique le favorisant ? : En plan fixe sans bord une sorte de soupe en ébullition (= que touille vivement la pale d’un feu invisible), soupe beigeasse [encore ce mot !] de lambeaux de mots et de grains de pensées aperçus/reconnus mais sombrant puis ressurgissant pour à nouveau sombrer avant d’à nouveau etc.  
– ou une nuée si l’on préfère, trop, non pas *chaude* comme dans la métaphore de cuisine, trop *vibrante* pour que la conscience y puisse trouver à quoi s’accrocher comme à bouée pour durer...

*Sortie 9 ou 10 heures plus tard (pardon les insomniaques).*

•

À mettre en note quelque part sous un texte *ad hoc*, ceci d’Étienne Dolet : [...] car si par sa longueur il [le période, « diction Grecque que les Latins appellent clausula ou compræhensio verborum, c’est-à-dire une clausule ou une compréhension de paroles [...] qui ne doit avoir que deux, ou trois membres »] excède l’alaine de l’homme, il est uicieux. »

•

Principal ennemi : la panne qui ne se déclare pas complètement, l’intermittente, l’hypocrite. On peut s’engager contre la franche – et réparer ; cette autre nous fait attendre, douter, essayer de comprendre, par identification à la chasse d’eau, au plafonnier, à la porte récalcitrante : un effort mental vain

car bien sûr l’objet qui fonctionne à moitié ne fait *que paraître* se comporter de manière humaine, son dysfonctionnement irrégulier *que sembler* gouverné par une volonté maligne ou raison mauvaise, et comme ce n’est jamais qu’à cet humain en lui que l’on peut s’identifier, l’identification s’arrête à lui, soit en quelque sorte à mi-chemin, pas plus loin qu’en ce point où nous prêtons naïvement à l’objet la capacité de nous rejoindre.

(« Un effort mental vain. »

Mais pas davantage couronnée de succès la tentative de le décrire.)

•  
Tombé par hasard sur LE disque pour torturer :

Jacques Thollot, *watch devil go*, 1975.

(Évidemment il y a une infinité de prétendants au Rôle, et de mieux placés ; aussi peut-être un peu méchant suis-je, mais assurément méchant il est.)

•  
Ligne retrouvée dans un brouillon de 2002 comme titre « pour ce cahier (ou des ou un texte) » : *Manivelage d'un organe incertain*. Bigre.

Aucune trace dans *Fantaisies* : pour passer “au propre” sans doute manqua-t-il à son premier mot d'être attesté. (Le terme ne figure dans aucun dictionnaire et c'était bien sûr déjà le cas il y a 20 ans. On ne le voit que sur le Net, en tant que pendant du pédalage pour les membres supérieurs.)

Me proposais-je de dire l'action d'« un organe incertain » (= qui manivelle) ou sur « un organe incertain » (= qui est manivellé) avec un néologisme lui-même incertain ?

Sans doute ce mot de *manivelage* m'évoquait-il un terme technique parent d'*usinage tournage* ou autre *martelage*. Mais rien n'est sûr.

Dans le même brouillon dessous, également non retenu :

*À cette condition que le blanc d'une ligne soit lu comme rien d'écrit, l'enjambement peut faire entendre, et ceci sans produire de contradiction, précisément cela que précise la précision, soit dans l'exemple « Cherche / un nom pour le rat » la disposition, diffuse ou générale, qui disparaît dans la signification de la phrase complète.*

*Ponge eut cette formule aussi fameuse qu'heureuse : une rhétorique par objet. Il formula ainsi la première règle, soit celle que l'on aura toujours le plus de difficultés à respecter : accorder le dire au dit, faute de quoi le dit sera mal dit ou le dire mal dire. Dans cet accord de haute lutte disparaît toute prééminence d'un terme sur l'autre : le dire construit son objet tandis que l'aspiration de ce dernier à devenir tel [...]*

•  
« Solutions de la solitude » (Tas III, pp. 9-54)

Avec la présence de l'article et le pluriel a finalement prévalu sur la chimique/pharmacologique l'acception abstraite/mathématique.

20 ans plus tard, je regrette un peu « Solution de solitude » envisagé sur le même brouillon.

Dans les mêmes pages encore je lis que « Exécuté sur les touches noires » (Tas III, pp. 109-132) aurait pu être une citation de Beckett. Il semble qu'à l'époque je n'aie pas cherché où j'avais vu, comme il est dit, ces mots sous sa plume – sans doute la pertinence comme titre requérait-elle qu'il ne soit pas fait mention du cas, très accidentel. (Une recherche rapide sur le Net en ce mois de décembre 22 n'a fait remonter aucun résultat qui concerne le grand Irlandais.)

Il est évident qu'examinerais-je mes cahiers finis/archivés en quête de textes oubliés/abandonnés, de ceux-là j'en trouverais – mais qu'en ferais-je ?

Le publié étant par nature intouchable (nulle réédition en vue on s'en doute), la solution de replacer dans la chronologie ne pourrait concerner que les seuls qui figurent dans les brouillons des inédits. Serait ainsi considérablement restreinte la possibilité d'un repêchage.

Me permettrais-je de les placer plutôt à la place des retrouvailles (allant alors contre ma règle), il faudrait encore qu'ils soient complets/achevés car ne le seraient-ils, ce qui pourrait expliquer qu'ils aient été laissés en plan, je serais tenu de les achever – et on sait comme cela est difficile et risqué après des années (déjà abordée cette question du reprendre à froid, voir ne serait-ce que la page 15 de *Fantaisies*).

•  
Emprunter à Augustin son titre : *Retractationes*\* ?

\* Augustin écrit ses *Retractationes*, au sens de « traiter de nouveau », en 427. Voir Giorgio Agamben, *Le feu et le récit* (Payot & Rivages, 2015).

Pour les derniers jours de *Plus avant* – ou faut-il écrire plutôt : « les dernières pages de 2022 » ? – : un Canadian Paper (*Albagnac - Villeneuve-sur-Lot* : je n'ai pas eu à chercher, c'est imprimé en couverture – même format par ailleurs que le Velin des Vosges : comme en écrivant on apprend sa géographie !)

Je fais semblant de croire que l'année est un format et que les jours avant son terme sont potentiellement riches de textes permettant de (la) bien finir. Réciproquement, il n'y a pas une "vérité de l'écriture" qui exigerait que je relève le bras et mette un point final au présent volume maintenant, ce froid 12 décembre.

Pour m'interdire de suspendre il n'y a peut-être que cela : j'ai écrit vouloir clore la phase "journaux d'une année", sous le titre unique *À feu bas\**, et il me faut par conséquent, parce que c'est le jeu et même si son titre dépasse comme "projet" la seule année en cours, en tant que son final troisième temps ce troisième journal *complet*.

Ce qu'il y aura eu de positif à commencer et finir selon l'arbitraire d'un découpage annuel plutôt que celui du support (ainsi ce Canadian Paper offrira-t-il encore des vierges au 31), c'est que les commencements et fins des volumes n'auront pas été choisis, mais surtout que s'agissant des deux derniers m'auront été fournis des débuts moins brutaux que n'en présentent ordinairement mes livres.

Ce texte relatif à la fin, ne vais-je pas être tenté de clore *Plus avant* avec lui pour bénéficier de l'heureux effet rhétorique qu'il y aurait à le faire ? S'il y a beau temps que j'ai pris le parti de ne pas composer, soit de ne pas tenir compte du préjudice lié au pur accidentel, je pourrais pour une fois tricher, oui, ne pas retenir les lignes écrites, s'il y en a, dans les 19 jours qui viennent, ou encore décaler après celles-là la présente séquence en modifiant quelques dates. Ai-je des comptes à rendre à un autre qu'à moi ? Ne suis-je pas – libre ? Ce serait en outre m'arracher presque au genre Journal avec lequel je suis, comme lecteur sait, en délicatesse.

Toutefois, et cette option aurait ma faveur, considéré le peu qui me vient, il se peut que rien ne s'écrive d'ici au 31 sans que j'aie à empêcher quoi que ce soit, que sans avoir à forcer la fermeture je possède avec ce texte une fin naturelle...

\* Une logique de regroupement allant, j'en ai bien conscience mais baste, à rebours de ma récente pragmatique décision de rendre aux parties d'*Appendice(s)* leur indépendance...

•  
Parmi les images mentales qui montent en soi d'on ne sait quel fonds, il en est de pénibles en ceci qu'elles requièrent de soi une action.

Un cas typique, de ce matin : une coupe remplie de muscat à trier – sous les grappes intactes, des grains décrochés en nombre, éclatés ou pris de moisissure.

Il y a certes cauchemar pire : c'est là un spectacle commun, surtout en fin de saison, et beaucoup sans doute n'y verraient pas motif à se mouiller/sucrer les doigts. Cependant, pour la monade centripète que je ne peux pas ne pas être, pour moi qui ai la chance de n'être pas un autre et comme tel la proie de tourments vrais, rencontrer à mon corps défendant dans un pli du réveil une image de geste-à-accomplir – et non pas une inerte, muette, seulement image-à-jouir – est *déjà* une petite misère, à digérer en la notant.

•  
« Si difficile soit-il parfois d'accès, il importe qu'il s'en devine assez pour qu'il soit désiré et son importance exaltée par sa dérobade même. »  
Très belle phrase de Michel Falempin sur le sens d'un texte.\*

•  
\* Il aurait pu s'arrêter là ; dû peut-être car après le point on lit ceci, qui me paraît lancer sur autre chose :

« Toute phrase doit prouver sa raison en étant capable de supporter l'épreuve de la glose. »

A. Ce supplément, je le relève néanmoins, tant beaucoup de phrases que j'ai écrites et sur lesquelles je tombe au hasard d'une recherche

aa. me paraissent précisément incapables de prouver leur raison en se soumettant à l'épreuve d'une glose *qui leur soit étrangère, qui ne soit pas elle-même composée de phrases de la même sorte.*

ab. ne me paraissent capables de prouver leur raison qu'au milieu d'autres du même type.

B. Ce supplément, je le relève néanmoins, pour lui substituer, comme m'y incitent beaucoup de phrases que j'ai écrites et sur lesquelles je tombe au hasard d'une recherche :

« Toute phrase peut trouver sa raison dans celle qui la suit, ou, plus largement, dans la compagnie des phrases du même type qui, l'entourant, lui servent de glose. »

Canadian Paper continuant à se remplir, la « fin naturelle » imaginée pour *Plus avant* une page plus haut s'éloigne. S'éloigne d'autant plus que, ayant décidé finalement de jouer à fond le « jeu de l'année », cohérent je saisis dans le fichier en cours ce par quoi aurait pu commencer le volume de 23.

(AU LECTEUR)

LA MISE EN PAGE de ce qui se sera écrit dans le Canadian Paper ouvert en décembre 22 délaissera le • adopté dans le précédent ensemble (*Plus avant*), substituant à ce séparateur la capitalisation de l'incipit de chaque nouvelle séquence.

J'ai goûté lecteur cette manière graphique de distinguer qui n'est nouvelle que pour moi, et l'unique défaut que je lui vois, à savoir priver d'un usage sémantique local de la majuscule, ne pourra pas me conduire pensé-je à renoncer au service qu'elle rend.

Vraisemblablement vais-je aussi remplacer l'astérisque si présent dans mes pages par un appareil de notes alphabétiques (A, B, C ...), ce changement afin de réserver le premier à l'appel de note dans la note, que je persiste à pratiquer.

Concernant le cadre encore, j'annonce resté fidèle au texte ferré uniquement à gauche (sauf exception), ainsi qu'à la police Garamond, en ce corps de 12 qui me paraît un minimum pour le confort de lecture<sup>A</sup>.

Je déclare pour finir autoriser ce préambule à *faire contenu*, à l'instar de tout autre texte en prose ordinaire qui viendrait à s'inscrire dans ce cahier et les suivants.

Note à ton attention lecteur que je soupçonne qu'il n'y a rien là pour te surprendre, sinon peut-être que je revendique *explicitement et comme jamais avant* ce travers que tu as constaté de plus en plus prégnant : *faire contenu de ce qui a priori ne le mérite pas et devrait rester privé*.

A. Les notes resteront quant à elles en 10 points\*.

\* Une note à la note juste pour exemplifier.

D'AUCUN SONGERAIT-IL de cette pièce inaugurale conclure que ma littérature relève maintenant du type *adressée*, que du *lecteur idéal* (ou *lecteur-idéal* ou *idéal-lecteur*) si fréquemment dit celui-pour-qui, toute prétention rabattue ne demeure plus que l'espèce triviale : lui, une personne réelle qui lit, que s'adressant à elle mes lignes ont tué le fantôme qui planait au-dessus de mes pages<sup>A</sup>, je lui oppose ici non. Le lecteur réel ne partage avec l'idéal que d'être lecteur. (Le meilleur qui puisse être ne sera jamais que réel.)

A. Ce que démontre cette recension non-exhaustive :

« [...] écrire, former un autre moi — ou le <lecteur idéal>. »

(*Tas III*)

« – Peut-être, c'était pour former, dégager, cet autre moi, ce lecteur idéal qui existe nécessairement dans tout être qui écrit, et dont la description ou la définition, si on pouvait la faire pour chaque écrivain (en qui elle est virtuelle et agissante) serait de beaucoup la plus importante connaissance critique qu'on pourrait en obtenir, la clé du système cryptographique – le type d'ambition. » Paul Valéry, Cahiers, 1943.

(Décrire mon *l. i.* : ce que je prépare pour lui etc. (mais sans un exemple).)

[...] “Les lecteurs doivent être conquis, vaincus un par un. Il faut donc en viser un, – idéal – et rebelle et subtil et écrire pour lui.” Paul Valéry, Cahiers, C. V. 693

[...] Mon lecteur-idéal n'est plus un poète, ou en rupture de ban. C'est plutôt un vivant-idéal, en quoi ou par quoi ce que je produis encore de matière n'est peut-être plus à lire.

[...] Mon idéal-lecteur aime le sens et qu'on lui en complique l'accès.

Il me ressemble : déteste qu'on le pense sans dents, bon qu'à têter. »

(*Jusqu'au cerveau personnel*)

« Si l'on peut dire du lecteur qu'il achève le texte – à l'instar du “regardeur qui fait le tableau”, poncif – ce n'est pas parce que la réception est nécessaire au point que le texte n'existe tout bonnement pas sans elle, ou parce que l'interprétation vaut touche finale, mais pour la raison simple qu'il était dans l'esprit de l'auteur au moment d'écrire, sous la forme imaginaire d'un lecteur idéal, et que c'est sur ou avec lui, ce lecteur *in absentia*, que l'auteur a réglé son texte. C'est en vérité du lecteur qui dans l'après correspondra le plus à ce lecteur idéal anticipé que l'auteur pourra dire qu'il est son lecteur et qu'avec lui le texte est enfin complet. Si l'auteur se plaint de ne pas l'avoir pas trouvé ce lecteur sien, c'est qu'aucun lecteur réel n'est venu incarner l'idéal (un extrême plutôt que la moyenne de tous). »

(*Sur idéal*)

« En outre, n'ignorant pas que tu sais autant que moi le glissement qui s'opère, je m'autorise de cette connaissance partagée pour abattre aujourd'hui ton masque d'X, anonymat fallacieux : c'est à toi sur qui j'écris que j'écris cher *Cahier*\*. »

\* Moi-d'encre et *Li* (« lecteur-idéal qui s'y entend au chinois ») sont ses deux alias.

(*Plus avant*)

PRENDS GARDE, moi, d'écrire-pour-écrire  
en escomptant l'aller-mieux que toujours il apporte ;  
restes-en à sa forme pure<sup>A</sup>.

D'UNE ÉVOLUTION DÉLÉTÈRE voire maligne  
de l'écrire-pour-écrire de noble lignée<sup>A</sup>  
– il rejoint alors le fonctionnement à vide du parler-pour-parler –,  
indices que  
le retour justement de la question du pour-qui qu'il a pourtant réglée  
avec la figure du <lecteur idéal>,  
la répétition à l'identique,  
l'épluchage de vieux brouillons en quête de rogatons à demi bruts.

MÊME SI PARFOIS ses fruits sont durs à leurs dents  
écrire est une activité davantage tournée vers les autres que dormir<sup>B</sup>.

*Fruitless* mais oui : activité dormir.

Il doit y avoir grosse fuite quand debout pour que j'aie tant à récupérer.

Sieste : recouvrir/recouvrir.

Les amples boucles grises à la brosse large de *Vermalung* (*Grau*) ?  
Plutôt *Rot Blau Gelb* (1973) du même Richter.

A. Voir Clarice Lispector : « J'écris pour écrire » ou « Ce que j'écris maintenant ne s'adresse à personne : mais relève directement de l'acte d'écrire qui ainsi se consomme. » (*Un souffle de vie*, p. 106) Espérant y trouver le texte où les mots « J'écris pour écrire » figurent, ai ouvert le gros volume de ses *Chroniques*. Rien – mais butinant de croix en croix de quoi connaître à nouveau un sentiment doux de proximité. Moi aussi j'écris « rude et sans ordre [*tosco e sem ordem*] ». (*Água Viva*, p. 13) – *Tosco* comme futur titre ?

B. « Dormir, c'est s'abstraire et se répandre dans le rien. » *Água viva*, p. 243.

LA CONSCIENCE NE DESCEND PLUS, elle a abandonné la position, déserté  
les extrémités – sa notion de celles-là étant alors très déformée, le corps  
s'arrête pour elle à l'épaule (ou si l'on préfère, si l'on vient des pieds,  
commence) et encore si découverte et qu'un léger froid la caresse.  
– Où ? Quand ?  
– Au lit bien sûr, et très-consentante victime du pré- ou post-sommeil.  
– « Conscience » encore ?  
– Oui mais ramassée, toute à prendre la mesure de sa réduction et  
se résumant à ça.

– DIS DONC LE VIEUX, toujours couché !  
– Sois rassuré : me tiens encore informé de la <course du monde>.  
Le football ? Heysel 85 (avec Mauvignier) et Furiani 92. Le Qatar pas  
vraiment – mais les « 425 000 m<sup>2</sup> de pelouse en réserve » m'ont touché.  
La guerre en Ukraine ? Observée à travers des verres grossissants : *Le Mage  
du Kremlin* (Giuliano Da Empoli), *Human Smoke* (Nicholson Baker)...  
Je lis aussi le thermomètre, sur la note papier (de plus en plus longue avant  
sa disparition annoncée) le prix d'un sac de granulés de bois, sur la corde,  
repère au doigt, la hauteur d'eau dans le puits...  
Aussi je vais aux ronces couper, en constatant combien l'hiver les indiffère.  
Aussi je gratte mon cahier de loin en loin, y couchant du sans intérêt  
« parce que les choses dignes d'intérêt n'ont aussi bien aucun intérêt<sup>A</sup> »  
ou de la même Lispector des lignes sur *penser* ou *comprendre*<sup>B</sup>.

A. Clarice Lispector, *Chroniques*, p. 475.

B. « "Je ne comprends pas." Cela est si vaste que cela excède toute compréhension.  
Comprendre est toujours limité. Mais ne pas comprendre peut ne pas avoir de frontières.  
Je sens que je suis bien plus complète quand je ne comprends pas. Ne pas comprendre, de la  
façon dont j'en parle, est un don. Ne pas comprendre, mais pas comme un simple d'esprit.  
Le mieux c'est d'être intelligent et de ne pas comprendre. C'est une étrange bénédiction,  
tout comme souffrir de folie sans être folle. C'est un désintérêt paisible, c'est une douceur de  
sottise. Sauf que de temps à autre vient l'inquiétude : je veux comprendre un peu. Pas trop :  
mais à tout le moins comprendre que je ne comprends pas. » (*Chroniques*, p. 130)  
« Dorénavant je veux plus que comprendre : je veux supercomprendre [...]. Je veux  
comprendre ma compréhension même. » (*Un souffle de vie*, p. 68)  
« Je n'ai pas besoin de me "comprendre". Me sentir vaguement me suffit. » (*Ibid.* p. 97)  
« J'ai découvert que j'ai besoin de ne pas savoir ce que je pense – si je reste conscient de ce  
que je pense, j'en arrive à ne plus pouvoir penser, j'en arrive à seulement me voir penser.  
Quand je dis "penser", je me réfère à ma façon de rêver les mots. » (*Ibid.* p. 110)

CLARICE NE SERAIT-ELLE PAS aussi la seule qui sache presque m'intéresser à : Dieu ?

L'unique qui sache écrire de Lui avec des mots qui n'en détournent pas comme d'une charogne<sup>A</sup> ?

ENVIE CE 19 DÉCEMBRE 22 d'en avoir fini avec *Plus avant*, envie qu'on soit plus tard, qu'on passe tout de suite au chiffre supérieur. En tant que "Maître des Horloges" (quelle expression !) à l'échelle de mon travail, sortir dudit « jeu de l'année » me serait facile – serais le seul à savoir / *hé hé*.

L'unique problème est : moi, c'est-à-dire pas tant ce que j'aurai envie de faire une fois dehors que ce que réellement je vais pouvoir faire – *d'autre*.

POUR MA MÈRE qui n'y voit plus guère, à Noël quoi ?

Un livre imprimé en très gros caractères.

(L'écrivain qui voit sa vision baisser

fera bien d'être aussi graphiste

s'il veut pouvoir encore se lire.)

A. « La béatitude commence au moment où l'acte de penser s'est affranchi de la nécessité de la forme. La béatitude commence au moment où la pensée a dépassé la nécessité de penser de son auteur, et où celui-ci s'est vu près de "la grandeur du rien". [...] Étendre sa pensée jusqu'à ce que l'homme soit face à sa propre pensée un "objet", "incapable de penser". Cette béatitude face au rien peut se dire face à Dieu. Dieu commence à un certain point de la pensée. Cette assertion n'est en elle-même ni profane ni religieuse. Un mystique peut la reconnaître. Et tout cela n'implique pas le problème de Dieu, à proprement parler. On parle de la pensée de l'homme, et d'une telle guise que cette pensée peut parvenir à un degré extrême d'incommunicabilité – qui, dans le même temps, pour cet homme, est le stade de communicabilité plus grande.

(Dormir nous rapproche beaucoup de cette pensée. On ne parle pas du rêve qui, en l'occurrence, serait une pensée primaire ; on parle de "dormir". Dormir est d'une certaine façon s'abstraire.) »

« Au bord de la béatitude », 2 février 1947 [Texte repris dans *Água Viva*, pp. 241-243. Voir ici page 84 une traduction un peu différente.]

PISTE DE RÉFLEXION pour l'année 23 :

- égalité de corps entre note et texte principal

- usage d'un <marqueur thématique> : note marginale, typo colorée... etc.

QUE QUAND MÊME JE RACONTE. Mouille le pré devant la maison, nuit noire étoilée (on est à 1050), quand à l'est soudain passe un rapide, droit et silencieux point lumineux. 2-3 secondes.

Le temps que je ramène mes yeux sur le bout et les relève – disparu !

Regarde de suite le parc d'éoliennes dans l'axe, presque certain d'en voir une s'abattre... : rien. Bizarre, pensé-je, ces vitesse, luminosité et disparition...

Perplexe et égoutté je rentre, perplexe je ressors – pour aviser accroché haut (au sud) un point brillant louche. Taille d'une étoile <au firmament> certes mais à observer longtemps en se cassant le cou des déplacements brefs et irréguliers comme d'un poisson dans l'eau... De quoi douter (un peu plus)

de la fiabilité de mon système optique... Allers-retours de faible amplitude comme les étoiles jamais – mais un appareil volant piloté par un humain,

quelque drone, pourquoi, pourquoi là et pourquoi aussi longtemps ?

Et à quelle distance : millions de kilomètres ou centaine de mètres ?

Peut-être après tout n'est-ce finalement que star faussement mue par

l'atmosphère incertaine (vapeurs rampantes) ou des mouvements oculaires involontaires induits par l'absence de repère périphérique. Mais n'ai-je pas vu l'instant d'avant sur ma gauche, ce trait de lumière inexplicable ?

Bien que la vitesse de déplacement du point ait été celle d'un rapace de jour à 100 mètres, d'un supersonique à 500 ou d'une filante d'août, ce n'était, pour le tirer, ni un animal – ou existe-t-il des oiseaux des <abysses> avec lanterne ? –, ni un avion – ou en existe-il du type silencieux ? –, ni un caillou céleste : horizontal le trait, et bien trop bas !

Un reflet dans mes verres ? : sûr que non.

J'en suis là – et ne peux qu'en rester là, avec la certitude acquise qu'au ciel je préfère les fixes, et ceux-là fixes.

DANS UN BROUILLON Idéal de l'année 20 retrouve les amorces d'un texte abandonné. Travailler à une seule version.

*[...] un peu comme quand, roulant en zone habitée, l'impossibilité objective de pouvoir jamais connaître les intérieurs des maisons qu'on aperçoit, et notamment des greniers, n'interdit pas de tenter quand même la projection imaginaire : cette sorte d'expérience de l'infini.*

*Traverser en voiture une zone d'habitat dense où les immeubles anciens présentent à tous les étages des fenêtres, et notamment au dernier, sous le toit, des fenestrons ; tenter de se transporter par l'imagination dedans, d'imaginer la lumière là, l'aménagement là, la poussière là – et bien sûr échouer. Voir alors chaque lucarne comme un échec de l'imagination mais un échec qui ne l'arrête pas.*

*[...] que la tentative de projection imaginaire dans tous ces greniers que l'on voit de la route et dont on aperçoit les cafurons est une exploration de l'échec à y parvenir.*

*[...] que l'impossibilité objective d'y parvenir transforme chaque tentative de se projeter dans un grenier dont on aperçoit le cafuron en une exploration, non pas de l'espace intérieur (lumière, poussière, aménagement) mais de l'imagination qui échoue.*

*[...] que la tentative n'est pas découragée par l'échec mais au contraire qu'échouer motive à recommencer comme si ce n'était plus à visualiser l'espace intérieur (lumière, poussière,...) à quoi l'on aspirait mais à expérimenter à chaque fois l'échec à le faire.*

*[...] comme si chaque cafuron qu'on aperçoit offrait d'échouer à se figurer l'intérieur du grenier qu'il abouche au dehors mais chaque fois de différente façon et que l'abondance de fenestrons rendait infinie l'exploration de l'échec.*

*Se transporter mentalement, par le cafuron qui l'abouche au dehors, dans un grenier aperçu de la route. Échouer. Recommencer.*

ENCORE UNE FOIS tout à l'heure mes oreilles ont vibré :  
« [...] en mode [...] ».

Ai ensuite fredonné in petto sur 20 mètres de mon chemin ce refrain d'une chanson sur l'époque :  
*En mode trouduc-à-dire-en-mode.*

POUR UNE FOIS où je voudrais dire de façon fleurie ce que vaut ma puissance devant plus fort :

*... non pas m'asseoir sur le rivage comme Knut mais m'accoucher.*

Avec cette double note :

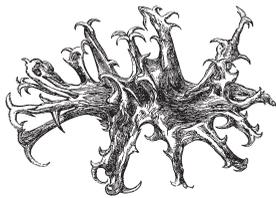
a. Dans son *Historia Anglorum*, Henri de Huntingdon rapporte que Knut le Grand, souverain d'Angleterre au XI<sup>e</sup> siècle, se serait assis devant la marée montante pour montrer aux flagorneurs qui l'entouraient qu'il ne régnait pas sur la mer.

b. Dans la langue du vingtième-et-unième siècle *Me mettre au lit*.

... DE NE JAMAIS SE TRANSPLANTER longtemps dans une terre dont aucun atome (lumière rare et uniquement portée par des lampes de la famille n'éclaire-que-son-pied ; silence de vaisseliers, armoires, porcelaines peintes et bouquets aquarellés ; lits sans coussins de lecture ; obligation de sortir pour cloper ; termes tels "recevoir" (famille, amis, etc.), "s'exercer" (au piano)... ) ne correspond à ce que l'on a appris à identifier comme ce dont on a besoin, car on s'étiole vite et en profondeur, et une fois quitté l'environnement à l'hostilité masquée par l'hospitalité, il faudra beaucoup de temps pour se recomposer.

(Matinée du 29...

Mal parti pour la belle fin)



PG 2023